MEMOIRES MINORITAIRES

Ce document est mis en ligne par l'association Mémoires minoritaires sous la licence Creative Common suivante : CC-BY-NC. Vous pouvez ainsi librement utiliser le document, à condition de l'attribuer à l'auteur.trice en citant son nom. La reproduction, la diffusion et la modification sont possibles, en revanche l'utilisation ne doit pas être commerciale. Pour plus d'information : https://creativecommons.org/

Pour soutenir notre initiative indépendante, merci de faire un don à l'adresse suivante : DONNER

Votre don permettra de pérenniser la libre diffusion des archives LGBTQI+. Exemple : 5 € = 1 fanzine, 10 € = 1 numéro de revue…

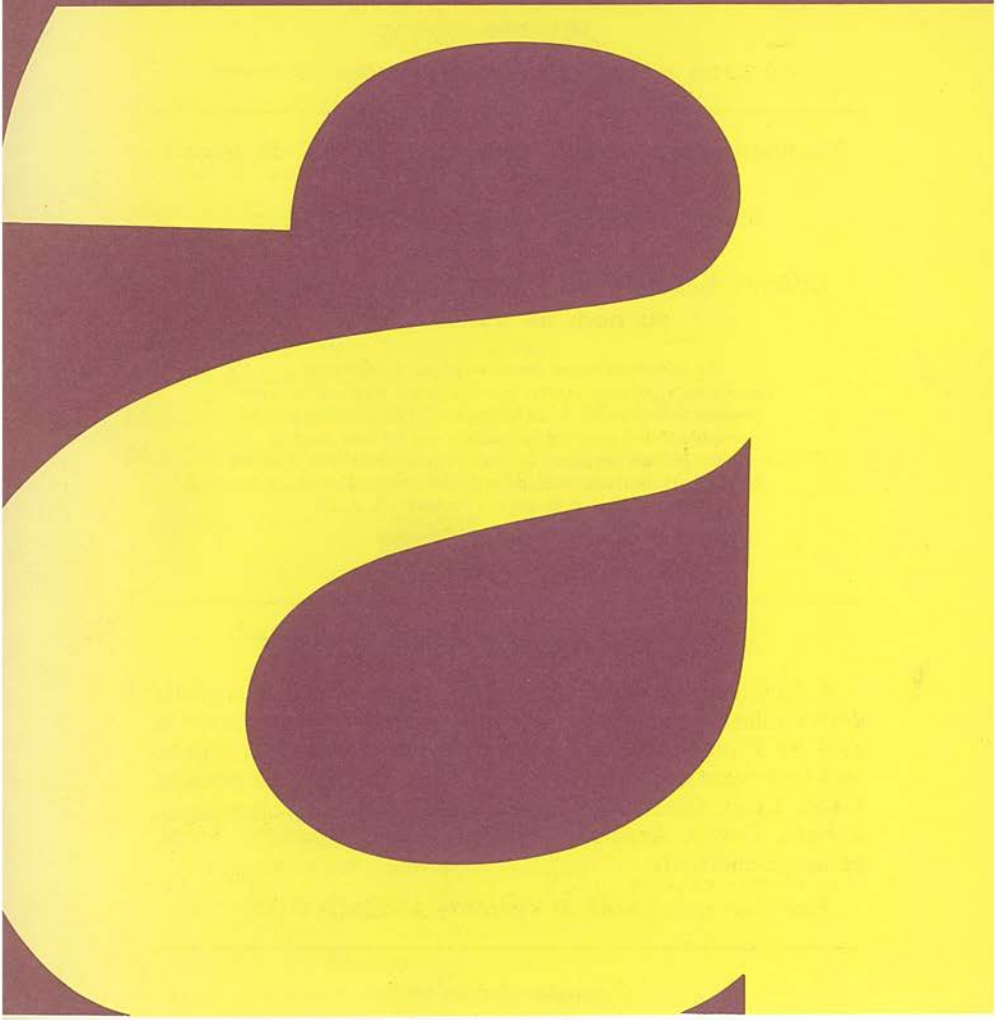
Nous ne sommes pas responsables des propos ou des images des documents numérisés : ceux-ci peuvent être destinés à un **public averti** et **majeur** (langage violent, images pornographiques, discussion sur des sujets sensibles, destruction du patriarcat, jets de paillettes, etc…).

Si vous êtes propriétaire d'un document numérisé, merci de nous contacter rapidement à l'adresse mail suivante : contact@memoiresminoritaires.fr . Nous retirerons le document dans les plus brefs délais et nous serons heureu.ses de discuter avec vous des modes de diffusion futurs.

ISSN 0003-7990

arcadie

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE



Janvier 1982
29e année

337

REVUE PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
France, Italie	100 F	50 F
Étranger	130 F	65 F

Abonnement de soutien : 1 an : 125 F — Étranger : 150 F

Abonnement d'Honneur à partir de **200 F**

Le numéro : **10 F**

« Arcadie » est toujours expédié sous pli fermé

Abonnements - Correspondances - Envoi de textes
« ARCADIE »
61, rue du Château-d'Eau, 75010 Paris
Tél. : 770-18-06
Chèque bancaire ou C.C.P. Paris n° 10-664-02 N
au nom de « ARCADIE »

La Direction reçoit uniquement sur rendez-vous.
Les Auteurs qui sont avertis que leur texte n'est pas accepté peuvent le reprendre à la Direction. Celle-ci décline toute responsabilité pour les manuscrits qui lui sont confiés.
Les textes publiés engagent la seule responsabilité des Auteurs.
Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris l'U.R.S.S.

Timbre pour toute correspondance.

3 F pour tout changement d'adresse.

ARCADIE A PARIS ET EN PROVINCE

A Paris un club ouvert plusieurs jours par semaine organise des manifestations diverses (cinéma, théâtre, débats, causeries, etc.). En Province des délégations d'*Arcadie* existent et organisent également des réunions, ainsi déjà à Lille, Metz, Strasbourg, Dijon, Lyon, Grenoble, Marseille, Nice, Toulouse, Bordeaux, Rennes, Troyes, Angers, Clermont-Ferrand, Besançon, Montpellier, Béziers, etc.

Pour tous renseignements s'adresser à Arcadie à Paris.

Copyright « Arcadie 1982 »
Le Directeur A. BAUDRY - Imp. Durand - 28600 LUISANT
Dépôt légal 1982. N° 438 — Imprimé en France
Commission paritaire n° 56848

ARCADIE

MOUVEMENT HOMOPHILE DE FRANCE
REVUE LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE
VINGT-NEUVIÈME ANNÉE JANVIER 1982

SOMMAIRE

Où nous situons-nous ?, par JEAN-MARC RITTIÉ 5

« ... Mais, Moi, je vous dis », par le Pasteur G. BERNER 8

Alban par GABRIEL MÈGE (quatrième pris de la Nouvelle) 17

Dossier noir au procès d'une tendresse incarcérée, par ALEXANDRE D'ARÇAIS 25

Des documents sur la fin de Sodome, par ALAIN ROMÉE 28

Molière : homosexuel ?, par JACQUES FRÉVILLE 34

Matcho, petit macho, poème de CLAUDE WEERNERT 39

Le dernier amant, par AURÉLIEN DUNOIS 41

Poème, d'ODON VALLET 46

Thieu-Thieu le cannibale, par PADRAÏM DES COLOMBES 47

LIVRES :

L'homosexuel et la loi, de Christian GURY 49
Ivre du vin perdu, de Gabriel MATZNEFF 52
Une aimable occupation, de Dirk BOGARDE 53
Le dernier océan, de Michel RACHLINE 54
Les étoiles de l'Opéra de Paris, de G. MANNONI et P. JOUHAUD 55
L'image fantôme, de Hervé GUIBERT 56
Les confidences vénitiennes, de Josane DURANTEAU 57
Fags, de Larry KRAMER 58
Le sexe et l'occident, de Jean-Louis FLANDRIN 59

MUSIQUE :

David et Jonathas, de M. A. CHARPENTIER 61

André BAUDRY

LA CONDITION DES HOMOSEXUELS

Après trente années, ce livre serait-il l'HISTOIRE D'ARCADIE, maintes fois demandée ?

Mais il ne peut être que le fruit de méditations poursuivies durant cette longue période, le résultat de milliers de confidences reçues.

Combien d'Arcadiens et d'Arcadiennes se reconnaîtront au fil de ces réflexions et de ces récits : leurs vies, celles d'hier, celles de maintenant.

LA CONDITION DES HOMOSEXUELS, le titre a été proposé par l'Éditeur, il a été retenu.

LES CHAPITRES DE L'OUVRAGE

LA FAMILLE — L'ÉCOLE —
VIE SENTIMENTALE — VIE SEXUELLE —
L'HOMOPHILE MARIÉ
LE PÉDOPHILE
LA VIE PROFESSIONNELLE
LA RELIGION
LES POUVOIRS PUBLICS
LA CONDITION DES HOMOSEXUELS
LA CONDITION HUMAINE

ÉDITION PRIVAT

A PARAITRE EN FÉVRIER 1982

Le volume : 50,00 F

En vente dans toutes les librairies et à ARCADIE

OU NOUS SITUONS-NOUS ?

par JEAN-MARC RITTIE.

Malheur à vous, aujourd'hui, si on ne peut pas vous classer dans une droite ou dans une gauche, bourgeois ou révolutionnaire, intégriste ou progressiste, et je pourrais continuer longtemps comme ça... !

On vous somme de prendre position, à vous situer sur un échiquier pré-fabriqué... et artificiel. Ça ne pardonne pas. Vous devenez suspect. Suspect de quoi ? Suspect de ne pas entrer dans le jeu de ceux qui ont du mal à comprendre que d'autres puissent ne pas penser comme eux, que d'autres puissent ne pas entrer dans leurs vues et leurs projets. Pour être orthodoxe, vous devez faire le bon choix et penser juste.

Personnellement, je me méfie de tous les détenteurs de vérités, ou mieux, de tous les possesseurs de vérités, les vérités avec Dieu et les vérités sans Dieu. Leur stratégie est la même, elle s'appelle intolérance. La vérité s'impose, ou plutôt, on l'impose. J'admets volontiers que LA VÉRITÉ ne se divise pas et qu'elle doive nous interpeller fortement. Mais où est la vérité ? Qui, sur cette pauvre terre, peut se targuer de posséder la vérité ? Et pourtant, il suffirait — l'histoire nous l'a maintes et maintes fois enseigné — de donner le pouvoir à certains « bons démocrates » pour les voir virer rapidement dans un fascisme dominateur et à la limite persécuteur. On confond *la* vérité avec *sa* vérité. On nous échafaude un système qui, en soi, est cohérent, mais qui repose sur quelques théorèmes fantaisistes qui, pourtant, devraient conférer à l'édifice sa cohérence et sa crédibilité.

En quoi cela concerne les homosexuels ? En quoi cela concerne Arcadie ? Nous qui voulons nous tenir en dehors des tendances politiques, religieuses, et philosophiques. C'est peut-être là que le bât blesse. Arcadie a toujours voulu rassembler

les homosexuels sous la seule bannière qui lui convienne et qui motive son combat : l'homophilie, ni plus, ni moins. En dehors d'elle, je ne vois vraiment rien qui justifierait son existence en tant que Mouvement Homophile. Nous sommes si différents les uns des autres que rien ne puisse nous rassembler si ce n'est notre commune homophilie.

Laissez entrer les tendances politiques en son sein et elle éclatera. Laissez entrer les religions en son sein et elle éclatera. Laissez entrer d'autres tendances qui agitent les cœurs et les cerveaux et elle éclatera. Contruisez-là sur le concept de classe ou de race et Arcadie éclatera. Mais, n'est-ce pas cela que certains souhaitent ? Dans une période d'instabilité et de doute, on n'aime pas ce qui croit et ce qui s'affirme. Dans une période de violence, on n'aime pas les gens calmes et sereins. Dans une période de désordres, on n'aime pas ceux qui tendent à une certaine discipline. Dans une période de lâcheté et de démission, on n'aime pas les gens qui font preuve de caractère.

Et pourquoi ces contradictions ? Pourquoi ces attaques insidieuses ? Simple question de bon sens : on ne supporte pas les comparaisons qui accusent et donnent mauvaise conscience. On préfère ne pas voir, ne pas savoir. On préfère la politique de l'autruche. Puisque le naufrage approche, autant nous noyer tous ensemble. Il n'y a pas de raisons que les uns s'en sortent mieux que les autres et après nous, le déluge ! Ces mentalités-là ne sont pas constructives, mais naufrageuses. Elles nous entraîneraient volontiers dans leur sillage si nous n'y prenions garde.

Changer les régimes – si bien intentionnés soient-ils – ne sert à rien si on ne change pas les mentalités et les cœurs. Ce n'est pas les régimes qui pensent et qui agissent, mais les personnes qui les représentent. Alors, que cherchons-nous, en Arcadie, au milieu de tout celà ? Ai-je besoin de répondre à cette question ? Pour les anciens, sûrement pas ; pour les plus jeunes il est peut-être bon de le rappeler. Arcadie, dès ses origines, s'est méfiée de tous les « ismes » et de toutes les chapelles pour proposer, au delà des querelles partisanes et de l'éclatement de la conscience humaine un idéal d'épanouissement de la personnalité, de fraternité entre les hommes et de paix du cœur. Cela n'est pas, et ne sera jamais l'apanage des appareils et des partis, mais des hommes de bonne volonté. Arcadie elle-même est impuissante si son message n'est pas entendu et vécu. Elle se veut une force qui propose et non pas une instance qui s'impose. De quel droit, d'ailleurs et avec quels moyens ?

Tout groupement humain vaut ce que valent les hommes qui le composent. Sur ma route humaine, j'ai rencontré des hommes au grand cœur dans toutes les tendances de la société. Ce n'est pas leur appartenance politique, religieuse ou autre qui a fait leur valeur, mais peut-être juste le fait qu'ils ont su se hisser au-dessus des querelles partisanes pour atteindre la conscience universelle des hommes libres. J'ai aussi rencontré des faibles et des lâches aux côtés des premiers. Chaque groupe a ses héros, ses saints, ses pleutres et ses pauvres types. Ne fanfaronnons pas, ne sommes-nous pas tous, à tour de rôle, et selon les circonstances, des forts et des faibles, des héros et des lâches. Cette reconnaissance nous donne à la fois la sagesse de l'humilité et le goût du dépassement de soi pour nous construire et nous grandir, et avec nous ceux qui peinent à nos côtés sur la route des hommes.

Arcadie a toujours voulu le bonheur de ses adhérents, et par-delà sa propre chapelle, celui de tous les homophiles. Elle a raison de se méfier des tendances partisanes et sectaires. Un certain flair et une connaissance profonde du cœur humain lui a dicté la bonne attitude envers certaines structures de la société. Après trente ans d'existence, je pense qu'elle a eu raison. Voilà ce qu'il faut répondre à ceux qui trépignent d'impatience à notre propre porte. L'expérience et la connaissance du cœur humain sont indispensables pour faire œuvre utile et de longue haleine. L'impatience est signe d'éclatement et non d'unité sans laquelle il n'y a pas d'avenir.

Alors, où se situe Arcadie ? Je crois pouvoir répondre sereinement, ni à droite, ni à gauche, ni ailleurs – selon une célèbre phrase aujourd'hui caduque – mais au cœur de la vie et des drames humains où le sectarisme partisan n'a pas beaucoup de sens.

JEAN-MARC RITTIE.

ARCADIE

présente ses MEILLEURS VŒUX à ses Abonnés et à ses Lecteurs

« ...MAIS MOI JE VOUS DIS. »

QUELQUES NOTES ÉTHIQUES A PARTIR DE L'ÉVANGILE SELON SAINT-MATTHIEU

par le PASTEUR G. BERNER
de l'Église luthérienne de France (1)

AVANT-PROPOS

C'est avec joie que j'ai répondu favorablement lorsque, l'été dernier, le Directeur d'Arcadie, Monsieur Baudry, m'a demandé d'animer une de vos soirées du mercredi. J'avais à choisir moi-même le thème. Or, beaucoup a déjà été écrit dans la revue Arcadie et beaucoup a déjà été dit dans cette maison sur le thème « Bible et homosexualité » ou « Homosexualité et foi chrétienne ». Des spécialistes néerlandais, allemands, américains et scandinaves ont publié des livres et des articles à ce sujet. Il ne m'appartient donc pas de résumer ou de commenter ces ouvrages ce soir. D'autres se sont livrés soit à l'apologétique soit à la polémique dans ce domaine, parfois avec assez peu de rigueur scientifique et honnêteté intellectuelle. En effet, on a dit un peu n'importe quoi sur l'histoire de Sodome, sur David et Jonathan, sur Ruth et Noémi, sur le « disciple bien-aimé », sur saint Paul. J'ai donc décidé de laisser parler ce soir un des quatre évangiles, sans me fixer exclusivement sur le problème de l'homosexualité — car, n'êtes-vous pas d'abord des hommes, et parfois d'abord des chrétiens, avant d'afficher votre identité homosexuelle — ? J'ai également jugé bon de débuter mon propos par quelques remarques critiques sur la lecture de l'Écriture Sainte ainsi que par un survol un peu détaillé de la place qu'occupe l'homosexualité — et la sexualité tout court — dans l'Ancien Testament, afin de préciser sans ambiguité le contexte confessionnel qui est le mien. Le thème de ma conférence n'en sera que mieux explicité.

(1) Conférence-débat à Arcadie (Paris) le mercredi 28 octobre 1981 à 21 heures.

I. L'AUTORITÉ DE L'ÉCRITURE SAINTE

1° LA LECTURE LUTHÉRIENNE

Depuis Martin Luther, le Protestant est devenu l'homme de la Bible. Il examinera toujours sa foi et la mise en pratique de cette foi à la lumière de l'Écriture Sainte. Et pourtant, depuis plus d'un siècle déjà, on se pose la question, au sein du Protestantisme (et parfois aussi du Catholicisme romain), de savoir s'il y a identité entre Parole de Dieu et Écriture Sainte, si tous les passages bibliques sont à prendre à la lettre, s'il n'y a pas une hiérarchie dans les textes bibliques.

La question de l'identité entre Parole de Dieu et Écriture Sainte ne trouble pas encore les Réformateurs, tellement cela va de soi pour eux. En revanche, Martin Luther établit déjà dans son « Introduction au Nouveau Testament » une hiérarchie parmi ses 27 livres, disant du IV^e^ Évangile et des épîtres aux Romains, aux Corinthiens et aux Galates qu'ils sont « les meilleurs », d'autres qu'ils « annoncent aussi le Christ », d'autres encore qu'ils sont « bons et utiles à lire », d'autres enfin sont qualifiés par le Réformateur de « simples répétitions », alors qu'il considère un livre tel l'épître de Jacques comme « n'annonçant pas le Christ ». Il va aussi jusqu'à affirmer ceci : « Si les adversaires ont outré l'autorité de l'Écriture et l'ont fait valoir contre le Christ, nous nous appuierons sur l'autorité du Christ contre les Écritures. » (*)

Nous pourrions encore envisager la lecture luthérienne de l'Écriture Sainte à partir de notre théologie de la Création et de l'Incarnation, mais cela nous amènerait trop loin ce soir. Examinons toutefois rapidement cinq erreurs.

2° L'ERREUR DES PHARISIENS
(Lecture : St. Matthieu 15,1-9)

Les Pharisiens sont en général regardés comme les moralistes et bigots hypocrites du temps du Christ. Ils honorent Dieu des lèvres, mais leur cœur est loin de Dieu, loin de leur prochain aussi. Ils utilisent la Parole de Dieu pour tuer et non pour faire vivre, parce qu'ils n'en vivent pas eux-mêmes, même s'ils prétendent le contraire. Il est toujours très facile de

(*) Cf. G. Berner : « La notion de liberté chez Luther », 2^e^ édition, Paris 1980, page 45, note 77.

trouver une citation biblique qui permettra de juger et de condamner quelqu'un. Chez les Pharisiens, de plus, l'Écriture Sainte est subordonnée à leurs traditions et conceptions morales.

De nos jours, nos Églises sont truffées de *Néo-Pharisiens*. Consciemment ou non, ils subordonnent l'Écriture Sainte à leur morale, disons la morale bourgeoise.

3° L'erreur fondamentaliste
(Lecture : St. Matthieu 12,1-8)

Est « fondamentaliste » celui qui affirme et qui croît que le monde a été créé en 7 jours, que Moïse est l'auteur de Pentateuque et David des 150 Psaumes. Les fondamentalistes sont esclaves de la lettre et s'attachent souvent d'une manière mesquine à des détails sans importance. Il n'existe pour eux aucune hiérarchie entre les différents textes bibliques. Leur piété est morose, leur joie artificielle est crispée, leur iconographie est mièvre. Les Baptistes, salutistes et autres Églises dites « libres » sont en général fondamentalistes. Le texte sur le Sabbat dans Matthieu 12 illustre la lecture fondamentaliste de la Bible. J'ai aussi rencontré des chrétiens fondamentalistes en Afrique qui faisaient une réunion de prière autour d'un tracteur qu'un ennui mécanique rendait inutilisable. Comme si Dieu ne leur avait pas donné de la matière grise et des mains pour réparer le tracteur en question. N'est-ce pas le 7e jour de la Création, parbleu !

4° L'erreur des Puritains
(Lecture : St. Matthieu 15,10-20)

La lecture biblique des Puritains est fondamentaliste avec, en outre, ceci, qu'ils attachent une importance démesurée à tout ce qui touche l'eros et le sexe. Puisqu'il ne faut pas penser à « celà », eh bien, ils y pensent sans cesse ! Comme les moralistes catholiques-romains, ils sont enfants spirituels de Platon beaucoup plus que du Dieu de la Bible. La séparation radicale qu'ils établissent entre corps et âme, ou entre corps et esprit, me paraît schizophrène et inhumaine, leur « péché contre l'amour » me paraît peu évangélique. De plus, si Dieu a permis la fabrication des bonbons, c'est pour qu'on les savoure. Certes, il ne faut pas ne manger que des bonbons...

5° L'erreur du Libéralisme

Le libéralisme est né à la fois du rationalisme et d'une certaine théologie protestante des XVIIIe et XIXe siècles. Il distingue très nettement (trop nettement à mon avis) Parole de Dieu et Écriture Sainte. Il est individualiste, et attache une grande importance au libre examen de conscience, relativisant la Tradition. (Ce que je dis là est très sommaire, M. le pasteur Gagnebin de Bons rectifiera tout à l'heure au cours du débat !) Nous savons assurément aujourd'hui, la « critique historique » nous l'a appris, que Moïse n'est pas l'auteur du Pentateuque, que la Création ne s'est pas faite en 7 jours, que les 4 évangiles ont été rédigés 30, 40, 60 ans après la mort du Christ, que certains auteurs bibliques ont peut-être un peu « brodé ». Oui, il fallait une réaction contre le piétisme, le fondamentalisme, le puritanisme. Je ne me reconnais pourtant pas dans la manière libérale de lire la Bible. Pour moi, la Bible forme un tout et ma piété m'interdit d'en faire une lecture partielle qui arrangerait par trop mon souci scientifique. Le libéralisme dégénère souvent aussi en libertinisme.

6° L'erreur des sectes

Le terme « secte » vient du latin *sequi*, qui signifie « suivre ». Les sectes « suivent » en effet, isolent des passages bibliques et les extrapolent... quand cela les arrange bien entendu ! L'homosexualité est en effet un « péché affreux » (voir Lévitique 19 et Romains 1).

Or, la pensée biblique est *dialectique*, c'est-à-dire qu'elle s'exprime par de nombreuses thèses et antithèses. Prenons l'exemple des autorités civiles : Romains 13 affirme que le chrétien doit se soumettre aux autorités civiles, mais Actes 5,29 affirme qu'il faut « obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ». Autre exemple : dans tel passage, le Christ affirme qu'il faut aimer son ennemi, dans tel autre passage il dit qu'il est venu « apporter le glaive » ; dans tel passage il nous demande de tendre l'autre joue, dans tel autre passage il chasse les vendeurs du Temple avec une violence extraordinaire. Contradictions bibliques ? Pas du tout ! Au chrétien de discerner, au chrétien de lire chaque passage dans la lumière de ce que *l'ensemble de l'Écriture* lui dit.

De plus, isoler et extrapoler un texte, c'est exactement ce que fait le Diable lors de la tentation du Christ dans le désert (lire St. Matthieu 4). Oui, le Diable tente le Seigneur en se

servant de citations bibliques, et, chaque fois, le Christ rétablit l'équilibre en disant « Mais il est *aussi* écrit ».

Enfin, j'ai demandé un jour à un Témoin de Jéhovah s'il mangeait des huîtres. Oui, me dit-il. Et je lui ai dit : Mais il est écrit dans le Lévitique : « Tu ne mangeras pas ce qui est dans l'eau mais qui n'a pas d'écailles. » De même, vous n'allez pas me dire que, ce que saint Paul dit sur les chapeaux des dames dans les assemblées, équivaut à ce qu'il dit sur la grâce par exemple.

II. LES ANTÉCÉDENTS

1° Genèse 2-3

Notons entre parenthèses que le premier récit de la Création (en 7 jours) est postérieur au second (chap. 2). Les deux contiennent des inexactitudes scientifiques voulues. Si dans Genèse 1, la création des astres est postérieure à celle de notre globe et si ces astres sont décrits comme des guirlandes pendues à un firmament, c'est avec une intention polémique dirigée contre le culte des astres tel que le pratiquaient les nations païennes. De même, si dans Genèse 2, l'homme est créé avant les plantes, c'est pour souligner son importance. Ce procédé, d'ailleurs, est souvent utilisé dans l'art (voir la main disproportionnée du David de Michel-Ange). Puisque l'homme a été créé comme un être solidaire et non solitaire, Dieu crée les animaux pour lui être une compagnie, ce qui ne satisfait cependant pas l'homme. C'est alors qu'un deuxième être tiré du côté du premier, pour montrer leur interdépendance, voit le jour. Il est nommé en hébreu HAVA (terme dérivé du verbe HAYAH = être). Nous en avons fait « Ève ». Or, dans l'Écriture Sainte, la femme symbolise souvent la collectivité, le peuple de Dieu, l'Église. Ève, en ce sens, ce sont tous les humains. Dire, en tout cas, d'après Genèse 2 que le couple hétérosexuel serait le modèle voulu par le Créateur, me paraît alors une affirmation erronée. Prétendre que l'institution de la famille se trouverait dans Genèse 2, récit plus ancien, me semble également faux, puisque ce chapitre ne parle ni de procréation, ni d'enfants.

Et si Ève était un homme... ?

*

Genèse 3 est connu comme « l'histoire de la pomme ». Ce chapitre utilise un langage imagé. La dualité « bien-mal » représente le totalité, comme le font également « noir et blanc » ou « chaud et froid ». Le péché originel de l'homme consiste en ce qu'il a voulu acquérir *toute* connaissance, ce qui était réservé au Créateur, autant que d'avoir voulu intervertir les rôles, se mettre à la place de Dieu. C'est tout (c'est beaucoup !). Tout ce que l'iconographie a brodé à partir de là n'a aucun rapport avec le texte. La sexualité n'est en tout cas pas visée. La sexualité est un don de Dieu, que l'homme est appelé à « cultiver et à garder » d'une manière responsable comme tous les autres dons reçus.

*

Vous dire ici un mot sur la relation amour-haine entre Caïn et Abel serait tentant, mais je ne veux pas m'écarter du plan que je vous ai proposé, aussi ne le ferai-je pas.

2° La bigamie d'Abraham

Si je mentionne, en passant, la bigamie d'Abraham, c'est uniquement pour vous rappeler que nous sommes là, à cette époque, dans un contexte encore polygame. Abraham a vécu aux environs de 1900 avant Jésus-Christ; le texte écrit que nous connaissons est daté des environs de l'an 1000 avant Jésus-Christ.

Abraham avait donc deux femmes : Sara, d'où Isaac, Jacob, Joseph etc., et Agar dont l'enfant, Ismaël, est regardé comme l'ancêtre des Arabes.

L'homosexualité n'est pas encore stigmatisée à cette époque. Plus tard, à partir de Joseph et jusqu'à son retour sur la Terre promise, le peuple que Dieu s'est choisi vivra en Égypte, où l'homosexualité était une pratique courante (prostitués sacrés !).

Je n'aborde pas la question de Sodome. Tous les exégètes sont d'accord pour dire que l'homosexualité n'est pas visée dans ce passage. Le verbe « sodomiser » ne repose donc sur aucun fait historique certain.

3° La bisexualité de David

Nous sommes peu après l'an 1000 avant Jésus-Christ. D'après les textes, David était beau garçon, blond ou roux, guerrier viril, comme Michel-Ange l'a très bien sculpté.

David était sans doute bisexuel. Sa plainte lors de la mort de son ami Jonathan est sans équivoque. Mais David était aussi sensible à la beauté féminine, puisqu'il s'est « arrangé » pour que son rival soit tué dans une bataille afin de pouvoir ensuite épouser sa femme.

4° La polygamie de Salomon

Nous sommes au IX^e^ siècle avant Jésus-Christ. La polygamie était pleinement reconnue (Salomon avait un harem de plus de 1 000 femmes) et les textes de l'époque ne connaissent aucune polémique contre l'homosexualité, car, sous David et Salomon, Israël est au sommet de sa puissance et une politique nataliste ne s'impose absolument pas. Les rapports sexuels sans procréation sont donc sinon admis, du moins tolérés. Le couple homme-femme est considéré comme une manière de vivre, mais pas la seule.

5° L'image conjugale

Pour illustrer la parabole conjugale, je rappelle à votre souvenir les premiers chapitres du prophète Osée (VIII^e^ siècle avant Jésus-Christ). Israël est comparée à une épouse, Dieu à son époux. Et, étant donné que le Royaume du Nord a des contacts très étroits avec le grand voisin assyrien, et se livre, dans sa pratique religieuse, au syncrétisme qui va jusqu'au culte des idoles païennes, Israël est qualifiée d'adultère et de prostituée.

Il me paraît important de ne pas perdre de vue l'utilisation fréquente de cette image lorsqu'il est question, de couple dans la Bible, d'adultère, de fornication, de prostitution, etc.

6° Le légalisme juif

Depuis le Schisme qui suivit la mort de Salomon, les choses vont mal en Israël. En 722 avant Jésus-Christ, le Royaume du Nord est annexé par l'Assyrie. Le Royaume du Sud gardera son indépendance jusqu'à l'Exil, en 587. Les Perses vont le libérer de sa captivité babylonienne en 532, mais Juda restera un vassal des Perses, malgré leur bienveillance. Aux environs de 400, Esdras et Néhémie entreprendront une grande réforme politique et cultuelle ! Le Décalogue devient loi d'État, le livre du Lévitique avec ses nombreuses prescriptions et interdictions hygiéniques et alimentaires est rédigé et appliqué.

Il ne m'est pas possible de me livrer à une exégèse des 10 Commandements maintenant. Mais je tiens à dire quelques mots sur le livre du Lévitique, car c'est ce livre-là qui contient les condamnations explicites de l'homosexualité, condamnations qui vont, vous le savez, jusqu'à la peine de mort.

Israël est au V^e^-IV^e^ siècle un peuple vaincu, humilié, et il rêve de redevenir une nation puissante, comme il le fut sous David et Salomon. Or, pour redevenir fort, un pays doit avoir une armée et une identité. Or, pour avoir une armée, il faut des soldats, donc des hommes. Toute forme de sexualité qui ne vise pas la procréation est, par conséquent, interdite, et, puisqu'Israël est une théocratie, cette interdiction est spirituellement motivée. L'homosexualité, d'ailleurs, n'est pas la seule visée. Les rapports sexuels pendant le cycle de la femme méritent également la mort, comme la masturbation.

Israël doit également retrouver son identité et donc ne pas faire comme les nations païennes ou l'homosexualité n'est pas seulement pratiquée, mais également divinisée.

Enfin, les lois du Lévitique ont également des motivations hygiéniques. On ne mange ni porc ni fruits de mer, parce que ces animaux en pays chauds sont souvent porteurs de germes nocifs. La pratique homosexuelle contribuait peut-être à la propagation de maladies. On ne doit pas manger de viande de cheval parce que l'armée a besoin de chevaux, etc.

On ne comprend donc que trop bien l'interdiction de l'homosexualité dans ce contexte. Malheureusement, cette interdiction a été extrapolée par la suite. C'était du « pain béni » pour ceux qui réprouvaient cette manière de vivre au nom de telle idéologie ou philosophie. Or, le précatholicisme déjà, et la théologie scolastique à plus forte raison ont été fortement influencés non seulement par le légalisme juif, mais aussi par la philosophie grecque.

Nous retrouvons le légalisme juif également dans l'Islam qui, lui, n'est qu'une variante du Judaïsme.

Nous arrivons maintenant à l'époque du Christ, à notre III^e^ chapitre qui est le thème essentiel de ce propos préliminaire.

Pour compléter notre survol rapide de l'histoire d'Israël, notons encore qu'à l'époque du Christ, Israël est à peine sorti de la crise maccabéenne, c'est-à-dire de l'occupation grecque, période la plus sanglante que le peuple de Dieu ait jamais connue. Ce n'était pas le moment de réviser dogmes et consignes morales. Le livre de Daniel date de cette époque. Le

récit sur les 3 hommes dans la fournaise me paraît avoir une légère pointe homosexuelle.

Le peuple élu a, certes, connu 80 ans d'indépendance, puis les romains sont venus. Aucune raison d'abandonner la conception nataliste.

à suivre

G. BERNER.

RADIO PARIS

Tous les samedis à 22 h 20 sur 102 MHZ.MF

ARCADIE A LA PAROLE

RELIURE

DOS EN CUIR — COULEUR VERTE

35 F — Port compris

Préciser l'année désirée

CONCOURS DE LA NOUVELLE HOMOPHILE

QUATRIÈME PRIX

ALBAN

par GABRIEL MÈGE.

Mireille venait de quitter la chambre d'hôpital aux murs trop clairs par ce soleil d'août dont les rayons filtraient impitoyablement par les stores vénitiens. Elle avait laissé derrière elle son parfum discret et subtil, comme pour prolonger sa présence auprès du vieil homme, calé, à demi-assis contre deux oreillers empilés pour soutenir son dos fatigué par trop d'années et par tant de douleurs péniblement supportées depuis de longs mois.

Cela avait commencé voilà 4 ou 5 ans, 6 peut-être, il ne savait plus très bien. Des douleurs sourdes, des épreintes, du ténesme, comme disent les médecins dans leur jargon. Cela lui tenaillait la région anale par moments. Il éprouvait de fausses envies d'aller à la selle. Et puis des difficultés grandissantes pour uriner, le front appuyé au mur, « poussant » pour obtenir qu'un filet misérable lui soulage partiellement la vessie. Et puis ces besoins impérieux, fréquents, lui faisant mouiller parfois son pantalon, situations humiliantes. Besoins nocturnes aussi. Ceux-là surtout étaient pénibles car son sommeil perturbé retentissait sur son équilibre général. Mais il n'en avait rien dit. Par pudeur. Par timidité. Par ignorance. Peut-être aussi par une conduite conjuratoire, visant à exorciser le mal par le refus d'en prendre conscience, par la dénégation.

Mais sa santé avait progressivement décliné. Il était devenu plus fragile, plus exposé aux maladies saisonnières. Par périodes, il ressentait des douleurs jusque dans ses os, douleurs qu'il qualifiait de « rhumatismes », de « mal aux reins ». Il avait été cloué au lit à plusieurs reprises par de violentes et interminables crises de sciatique, et le médecin de quartier appelé n'avait

pas posé trop de questions, avait paru pressé, n'avait pas demandé d'examens complémentaires, pas de radiographie de l'appareil urinaire, ni du rachis lombaire, ni du bassin. Une infirmière était venue pratiquer une série d'injections. Il avait dû, pendant quelques temps, prendre des comprimés de vitamines et, par épisodes, des calmants, des antalgiques que son estomac avait parfois mal tolérés. Mais il était homme trop simple pour s'être interrogé sur la compétence de son médicastre, au demeurant brave homme, tout en rondeur souriante, et même rassurante.

Quelquefois, le vieil homme regardait, sur la table de chevet de sa chambre à coucher, une photo-souvenir de sa femme, décédée quelques années auparavant d'une sorte de langueur, de consomption. On avait parlé de mélancolie dans laquelle elle avait semblé se laisser enliser volontairement. Et l'affreux souvenir revenait alors en lui. Une nuit, il avait été éveillé par la sensation d'une absence à son côté. Inquiet, il s'était levé, impressionné par le silence pesant sur le petit appartement. Isabelle gisait sur le sol froid de la salle de bains, le visage livide, le nez pincé, respirant faiblement. Un voisin alerté avait appelé une ambulance qui avait emporté Isabelle vers l'hôpital de garde où on l'avait immédiatement placée en salle de réanimation. Les médecins, à mots feutrés, avaient parlé de barbituriques et de médicaments aux noms étranges qu'on avait retrouvés dans son estomac, dans son sang et dans ses urines. Ils avaient posé des questions. Il avait, dans son désarroi, balbutié des réponses : « Bien sûr, Docteur, Isabelle était soignée depuis quelques mois pour les nerfs... Oui, il y avait des tubes vides sur la table à toilette de la salle de bains... Non, on n'a pas pensé à vous les apporter... Non, je ne crois pas qu'elle avait envie de mourir... Oh ! elle avait tout pour être heureuse... Enfin, je ne sais pas... » Et puis, il avait fallu admettre qu'Isabelle ne reviendrait plus à la maison. Plus jamais.

Les obsèques avaient été mornes, bien sûr. Temps d'hiver. Ciel bas. Vent glacial. Quelques proches, quelques amis silencieux. Delphine, la fille aînée, accompagnée de son époux, ingénieur, du genre « parvenu », austère, rigide et distant, ainsi que de leurs trois garçons, âgés de 9 à 17 ans, et à qui le deuil donnait un teint séraphique. Delphine, son mari surtout, avaient jalousement veillé à ce qu'aucun de leurs garçons ne puisse approcher l'homme, jeune encore malgré ses tempes argentées, qui se tenait à l'écart, ostensiblement ignoré de tous et qui, avant que le cercueil ne fût descendu dans le caveau

béant, posa une main pâle et tremblante, puis son front sur le chêne du couvercle, les lèvres murmurant des paroles que nul ne put percevoir. Paul venait de dire adieu à sa mère, au seul être parmi les siens qui l'eût vraiment compris et aimé sans conditions. Il ne se joignit pas à la famille pour recevoir les poignées de mains et entendre les condoléances des rares accompagnateurs de la défunte. En passant devant son père, il essaya de croiser son regard pour lui exprimer sa tristesse, mais il ne rencontra qu'une face fermée fixant le sol. Paul s'inclina néanmoins avec respect. Puis, d'un pas ferme, il s'éloigna rapidement, les traits tendus, les yeux creusés par un chagrin contenu à grand peine. Il avança vers une voiture, moteur tournant au ralenti, qui attendait près de l'entrée du cimetière, rangée au bord de l'allée de hauts cyprès frissonnants. Une très jeune femme brune, mince, à l'élégance sobre, tenait la porte entr'ouverte par laquelle il s'engouffra dans l'auto que conduisait un garçon encore presqu'adolescent dont on put apercevoir la chevelure blonde ondulante. Puis la voiture disparut au bout de l'allée pour prendre à droite la direction du bourg.

Le vieil homme regardait donc quelquefois le portrait de la compagne disparue et une larme perlait alors au coin de ses yeux gris que les ans avaient singulièrement pâlis. Dans ces moments, il lui arrivait de sombrer dans une espèce de longue prostration dont la bonne ne le tirait que difficilement pour lui faire absorber les quelques aliments qu'il acceptait encore de prendre. Notamment, il avait acquis une sorte de dégoût pour les viandes et son estomac le préoccupait beaucoup.

Enfin, il se mit également à tousser par quintes douloureuses, quelquefois suffocantes. Il lui sembla même avoir craché parfois un peu de sang. Le médecin revint, trouva le malade effectivement dans un état général assez altéré, très amaigri, le teint cireux, la peau parcheminée. Il ordonna l'hospitalisation en vue d'un bilan complet. Le diagnostic du Patron du service dans lequel il avait été admis ne tarda pas. D'un ton sévère mais sans commentaire discourtois, le Patron expliqua au médecin trop bonhomme combien sa négligence et ses atermoiements avaient été criminels. Mais, au reste, l'un et l'autre savaient bien que, lors du premier appel pour les lombalgies et les crises de sciatique, il était déjà sans doute trop tard pour qu'un traitement pût se montrer alors décisivement efficace. Le cancer, né de la prostate vieillie, avait essaimé sournoisement et patiemment. On se trouvait maintenant devant un tableau généralisé qui ne laissait aucun doute quant à l'issue fatale et probablement prochaine.

La lettre du Patron – mesurée et délicate dans ses termes – frappa Paul en plein cœur. Ainsi donc, il allait falloir se préparer à cet autre départ, au départ de ce père qui l'avait rejeté, pour qui il était depuis longtemps devenu un étranger, étranger condamné par ce père à un exil affectif jamais accepté, toujours douloureux. Paul appela au numéro qu'il composait chaque soir fidèlement. La voix familière, chaude, virile et cependant encore si juvénile, répondit aussitôt : « Paul, que se passe-t-il ?... Ce n'est pas ton heure habituelle... Et que veut dire ce ton mal assuré ?... Paul, que t'est-il arrivé ?... – Philippe, il faut que je te voie... – De suite ? – Si possible... – Paul, ça ne fait rien que Mireille soit là ? – Philippe, tu sais bien que j'aime Mireille comme ma fille puisque, toi, tu l'aimes ! D'ailleurs, il faut qu'elle entende aussi ce que je ne parviendrai pas à te dire par le téléphone. – Alors, Paul, tu viens tout de suite ! On t'attend. Mais tu m'effraies... Viens vite ! – J'arrive dans quelques minutes. Merci, Philippe ! Merci ! – Paul ! pas de merci entre nous deux !... Tu viens, c'est tout simple...)]

*

Delphine, prévenue par Paul, répondit de Bagdad qu'elle ne pourrait pas venir : les enfants inscrits à l'École Française... la rentrée scolaire qui approchait... leurs études à surveiller... l'aîné qui venait d'être embauché dans un poste administratif sur l'insistance de son mari, lui-même promu trop récemment Directeur de Travaux pour se permettre déjà une absence de ce chantier très important dont il venait de recevoir la responsabilité... le chômage en France qui interdisait qu'on prenne un tel risque de rupture de contrat... il avait été si difficile de trouver cet emploi à l'étranger... Enfin, bien sûr, Delphine n'écrivait pas un mot au sujet de Philippe... Rien...

*

Paul entra dans la petite chambre d'où s'éclipsa discrètement l'infirmière qui l'y avait conduit. Il ne reconnut pas tout d'abord son père dans ce corps squelettique émergeant des draps, dans ce visage émacié et en partie masqué par un entonnoir débitant de l'oxygène. Il leva les yeux vers le regard brûlant du malade qui le toisait avec intensité. En chemin, Paul

avait préparé nombre de phrases mais il fut un long moment sans pouvoir prononcer une parole. Puis vinrent les pauvres mots qu'on dit lorsque l'intensité du drame qui se joue vous écrase : « On ne s'est pas vu depuis longtemps... Non, ne parle pas, continua Paul, ça va te fatiguer !... Je... Je reviendrai, si tu veux..., si tu es d'accord... Enfin, je me suis arrangé pour être ici tous les jours... Pour la nuit aussi... Quoique je ne pourrai pas être là moi-même toutes les nuits... Alors, vois-tu, Philippe (Tu sais bien : Philippe)... Philippe m'a dit que, si tu acceptais, il pourrait également venir te tenir compagnie... Non, non, ne dis rien ! Laisse-nous organiser tout cela. Et puis, la femme de Philippe, si tu acceptes aussi, enfin, si tu veux bien... Mireille – oui, elle s'appelle Mireille – pourra donc nous relayer, bien qu'elle attende un enfant pour cet automne...

Le père eut un geste las. A quoi bon résister, refuser ?... Paul... Philippe... Cette épouse de Philippe, Mireille, qui allait être mère... Sa faiblesse le disposait à tout accepter qui eût l'apparence d'un soutien, d'un élan affectif... Et puis Delphine qui ne viendrait pas !... Delphine la tendrement aimée !... Bien sûr, il fallait que son mari préserve là-bas sa situation, que les garçons n'aient pas leurs études compromises... Pourtant, le vieil homme savait qu'il approchait du terme et cette absence lui serait dure à supporter !

Les dernières semaines s'organisèrent donc ainsi. Par Paul, Philippe, Mireille, une présence quasi permanente était assurée. On parlait un peu. De tout. De rien. Des choses simples de la vie. Ou bien l'on se taisait pour permettre les soins ou pour respecter le temps du sommeil. Mais comme cela devenait étrange ! Il semblait au vieil homme que les visites par lui les plus attendues, étaient celles de Philippe. Ah ! pourquoi ces longues années de joies manquées, tout ce temps passé à ignorer volontairement ce jeune homme au cœur généreux, si patient, si prévenant ?... Et comment expliquer ce trouble indéfinissable qui l'envahissait quand les mains de Philippe frôlaient ses bras pour le soulever par les aisselles et l'installer plus confortablement contre ses oreillers ?... Il se laissait alors aller à cette sorte de plaisir jusque là inconnu de lui et qui lui paraissait soudain si pur, si beau, si simple : s'abandonner à la tendresse d'un garçon, en éprouver un émoi presque sensuel, sentir son cœur s'accélérer, sa gorge se nouer... Et il avait fallu que cette révélation lui vînt de ce garçon qu'il avait tant méconnu, tant haï !...

La parenté fit quelques rares visites. Quand Philippe ou quand Mireille étaient là, et bien qu'ils s'éclipsaient alors

toujours discrètement, on ne manquait pas de les regarder avec dédain, puis de dire sévèrement au vieil homme combien on était désagréablement surpris d'un tel changement dans son attitude. Le vieil homme finit par se lasser de ces visites d'obligation. Il pria qu'ont interdit sa chambre à tout autre que Paul, Philippe ou Mireille. De même, il invita l'Aumônier à lui épargner ses sermons du jour où il comprit, à travers les phrases tortueuses de celui-ci, qu'on avait dû prévenir (la famille ?...) l'homme au col romain de la particularité des liens qui unissaient les trois jeunes gens si assidus dans leur rôle de garde-malade. L'Aumônier avait eu la maladresse de rappeler « combien Dieu tenait en abomination la ferveur amoureuse qui pouvait pousser un être vers une personne de son propre sexe ». « Dieu vraiment, ou bien vous et vos pareils ? »..., avait doucement interrogé le vieil homme. Le prêtre s'était levé sans répondre et le vieil homme lui avait désigné la porte d'un geste fatigué mais dont le sens était précis.

La fièvre s'installait parfois et résistait de plus en plus au traitement. Ses douleurs le déchiraient. Les crises de suffocation se faisaient plus rapprochées, plus difficiles à juguler. Quand il souffrait trop intensément, une infirmière venait lui faire une injection dont l'effet le soulageait pour quelques heures mais lui procurait des sensations étranges, faites d'une torpeur souvent accompagnée de sortes d'hallucinations au sein desquelles perception du réel et irruption de l'imaginaire se mêlaient indissociablement. Un soir, la défunte Isabelle parut entrer dans la chambre, s'approchant avec un sourire très doux. Elle tenait par la main leur fils Paul, mais un Paul de 25 ans, jeune professeur récemment diplômé, faisant ses premières armes d'enseignant, idolâtré par ses élèves qu'il s'efforçait de comprendre, avec lesquels il établissait naturellement une communication dépourvue de démagogie facile, mais que ses pairs jugeaient avec sévérité car elle leur paraissait propre à nuire à l'autorité. Suivait un adolescent blond, presqu'encore un enfant, à l'orée de ses 15 ans, visage frais, peau de velours, regard enfiévré, le geste souple, élégant, le maintien réservé, et dont les yeux ne quittaient pas ceux de Paul, comme absorbés par une quête assoiffée du propre regard de Paul. Isabelle saisit aussi la main de l'enfant et le mena près du lit, Paul se tenant déjà sur un des côtés. Puis elle baisa le front du vieillard. Il tendit ses doigts fébriles qui ne trouvèrent que le vide. On l'entendit gémir faiblement. Enfin, ses yeux se désembrumèrent et il aperçut près de lui Paul et Philippe qui le veillaient, mais ils avaient changé, pris de l'âge.

Le vieil homme se surprit à leur sourire, mais il ne pouvait pas parler car trop affaibli. Alors, une larme coula sur sa joue que Paul essuya avec émotion. Le vieil homme revit ces années passées à mener une guerre sournoise et haineuse contre ce fils aimant et fidèle, sa maison interdite à Paul parce qu'interdite à Philippe, l'élève passionnément aimé par son fils. Il se rappela amèrement la peur du scandale qui avait eu raison de ses sentiments de père, sa propre éducation étriquée qui l'avait empêché de comprendre, de réfléchir même, l'impossibilité où il s'était trouvé de concevoir que cette tendre amitié entre un aîné et son cadet pût être source d'amour authentique, autant capable de fidélité, de dignité, d'abnégation que les modèles les plus sublimes de l'amour entre époux et épouse. Il s'était voilé le regard et fermé le cœur. Il ne s'était même pas ému au spectacle de la force d'aimer qui avait fait accepter à Paul que Philippe, grandi, s'attachât à une femme jusqu'à l'épouser, sans rompre cependant les liens affectifs qui persistaient entre lui et Paul après que le temps du désir se fût estompé. Il était passé à côté d'une expérience magnifique. Il avait tourmenté Isabelle, cette malheureuse femme, écartelée entre ce fils chéri que son mari s'ingéniait à blesser, à humilier, rejetait sans appel possible, et entre ce même mari dont elle percevait intuitivement toute la faiblesse d'âme masquée par une rigidité morale inébranlable, impitoyable. Il l'avait poussée, cette douce Isabelle, inexorablement vers la mort. Il avait empêché, brisé d'avance, ce qui aurait pu être l'exemple d'un bonheur familial insigne. Car — il le savait désormais —, ce qu'avaient vécu Paul et Philippe, malgré lui, malgré ses préjugés, malgré ses condamnations, fruits de son aveuglement, de son ignorance profonde des choses du cœur, de ses propres incertitudes secrètes quant à toutes les nuances de sa véritable nature, fruits de la suspension de son esprit critique devant les idées reçues, de sa soumission au code moral que ses parents, ses maîtres, les prêtres de son enfance, le monde lui avaient inculqué, il savait donc désormais que ce que ces jeunes hommes avaient vécu dans l'adversité et continuaient de vivre, en l'ayant fait évoluer selon l'intelligence de leurs cœurs, et bien, que cela avait aussi le droit de se nommer Amour !

Ah, pouvoir parler !... Dire à ces deux êtres son remords, ses regrets... Enfin libéré, à la porte de la mort, leur dire quelle lumière l'éclairait soudain !... Quelle sérénité rendait ses dernières heures douces, malgré ce corps torturé !... Seules ses larmes lui tenaient lieu de paroles.

Vers un soir tiède de l'été finissant, l'Heure vint. Isabelle

s'approcha de nouveau, enveloppée d'un halo lumineux. Elle lui sembla radieuse.

Le vieil homme, de ses dernières forces, attira sur son cœur les mains de Paul et de Philippe qu'il réunit ainsi. Il parvint à murmurer : « Mireille... Dites-lui : l'enfant..., il sera aussi « mon petit enfant »... Dites-le lui... »

Il put encore souffler : « Isabelle, tout est bien désormais... Il faut aimer... Aimer ». Un sourire se figea sur ses lèvres, la pression de ses doigts se relâcha et, les mains de Paul et de Philippe demeurant unies par-dessus le corps du vieil homme apaisé, ils glissèrent à genoux de chaque côté du lit et pleurèrent longuement en silence.

. . . . . .

Un petit garçon naquit aux feuilles rougeoyantes et aux oies sauvages tirant des ailes vers le sud. Un hiver passerait, gros du printemps futur. Le nouvel avril ferait éclater les bourgeons et se garnir les nids. Alban, encore frêle, ouvrirait des yeux rieurs sur toute cette vie renaissante. Un jour, plus tard, il saurait qu'il portait le prénom du vieil homme, du vieil homme maintenant à jamais libre et vivant dans l'Amour.

GABRIEL MÈGE.

CHRISTIAN GURY

AVOCAT

L'HOMOSEXUEL ET LA LOI

QUESTIONS DE DROIT CIVIL
QUESTIONS DE DROIT PÉNAL

ÉDITIONS DE L'AIRE

— en vente à ARCADIE —

100 F

avec frais de port : **115 F**

DOSSIER NOIR AU PROCÈS D'UNE TENDRESSE INCARCÉRÉE

Un peu de papier n'a jamais remplacé un corps chaud, et je ne me raccroche même plus à cet inutile cliché de pays neutre où ta chevelure à genoux respirait déjà le tragique d'un redoutable « je t'aime » anticipé. Mais c'est irrémédiable, tu demeureras, toi le garçon, en chacun de mes murs, tu me suivras en chacune de mes villes, et tu seras toujours en filigrane des corps de passage. Et pourtant je sais bien que nous ne nous rejoindrons jamais plus. Je le sais depuis que mon amour révélé a aboli l'estime de ta vie.

Torpeur de mots et de pourpre. Mes rêves tournent au vinaigre, pardon... à une symphonie de tristesse et de dépit, surtout quand sous le soleil noir de ma solitude aveugle je t'imagine à l'horizon du mystère. Pourtant le bleu ne nous allait pas si mal, alors pourquoi écrire en noir ? Sans motif, averti, je suis en train d'improviser, raide, un spectacle pour nuits perdues et jours épouvantés. Tu ne reviendras plus, et le flot de sueur dégoulinante le long de mes mains, a la saveur instruite d'une lucidité brûlante. Tu ne reviendras plus et, pourtant, je t'aime encore, malgré la place que je te réserve dans mon désespoir d'hiver sale. Je ne comprends plus ce qui croule, ni ce qui s'accumule, et je me demande pourquoi je sue... alors que j'ai si froid. Je voudrais mourir chaud sur une plage remplie de désirs, sur un trottoir rasé d'ennui... Non, sur tes genoux, tout simplement, comme un bébé qui va s'endormir.

Mais où est donc le coupable ? Le dossier est sur la table, Monsieur le Président. J'ai aimé un garçon, un garçon m'a aimé... et il est parti. La parole est à la victime. Merci, Monsieur le Président.

Je n'ai que trop appris que seul le cas de légitime défense autorisait à supprimer autrui. Légitime défense... Tu étais bien là avec ta beauté provocante, avec ta tendresse éclatée et ta

douceur en ultra-sons qui m'amenaient au seuil des vibrations multi-sensorielles. Ma drogue éternelle, je suis entré en toi par la porte de la douleur, par celle de la volupté et par celle du chagrin. Tu me fus cette ivresse tout d'abord éphémère au temps de la découverte. Tu me fus plus encore cet invincible désir de la sonde inconnue, puis cet appétit toujours inassouvi d'accélérer nos rencontres, et tu m'es aujourd'hui, après l'Eden et ses petits nuages main dans la main, la mort avec ses transes et ses sueurs posthumes. Ma faiblesse : t'avoir trop aimé. Mon absolu : t'avoir trop aimé. Ma circonstance atténuante : t'avoir trop aimé. Mon erreur : t'avoir trop aimé. Ma grandeur : t'avoir trop aimé... Mais jamais, non jamais, nos bonheurs n'ont été simultanés. Jamais nous n'avons connu ensemble l'orgasme. Mais non, jamais je ne parlerai de sexe entre nous. C'est cela, l'amitié amoureuse.

Je ne veux plus me battre contre des moulins à vent qui ne comprennent pas le mistral. Je ne veux plus me battre contre des collines échevelées qui ne connaissent pas l'engoulevent. Je ne veux plus, je ne peux plus car je me sens vieillir. Être beau comme tu m'imaginais, avec ces cheveux que je rencontre déjà blancs à chaque perquisition de mes miroirs aux aurores. Nous ne vieillirons pas ensemble. Et pourtant « L'Amort » était déjà là. L'Amour intense entraîne « l'Amort ».

« Il a un goût bizarre, ce café. »

Tu n'en as plus voulu. C'était de l'eau bénite. Déjà tu pressentais chaque imposition de mes mains, chacune de mes litanies, que murmuraient pour nous des lèvres d'hostie. Ni toi, ni moi n'avons plus su prier. On ne peut que supplier, s'humilier. Toi, tu as jeté un sort à ma fierté. Nul n'est de pierre, et toute pierre a un cœur, alors... Ce cœur de cristal que l'on dit insondable et qui se terre dans des rocs inébranlables. Ce cœur qui gémit de douleur sous son amant le vent, quand nous le foulions avec l'excuse de l'inconscience. Ce cœur qui tangue sous le sang bleu et la mer omniprésente et qui comprend les trop-pleins de peines. Tu es venu briser ma pierre d'une supplication : celle de ne plus être aimé. Comment arrêter les volcans en éruption de mon cœur ? Mes laves de tendresse ne pourront jamais s'arrêter de couler.

Quand je marche sur tes pas et te trouve sans te chercher (que cet apprentissage est dur), tu me fuis, tu m'échappes et je n'ose te regarder courir à en mourir, car je sais bien que déjà dans tes yeux le bitume fond comme une lave oubliée qui multiplie à l'horizon mes souffrances d'alcool. Tu pars quand je suis là, tu reviens quand je dois m'en aller ; tu te caches comme

un enfant pris à son jeu. Tes absences m'empoisonnent, et ton odeur restée dans notre lit... transforme ma « piaule » en une chambre à gaz.

Mais il reste un dernier sursaut de fierté maladive pour la fin et « l'Amort » sera glorieuse. Je bande tous les muscles de mon corps pour un dernier grand orchestre dont je suis le chef. Et il a les violons de tes cheveux et l'ébène de tes yeux, et l'ivoire de ta chair. Et toutes les orgues de la terre vibrent en chœur. Je meurs dans le sublime d'une nuit inachevée. Tu en oublieras tous les Chopin, tous les Debussy et les Strauss. Je t'aime encore au-delà de toutes les partitions, de tous les poèmes, de tous les tableaux et même... au-delà de la mort. Je veux ériger la façade du tout final. Je t'aime encore. Que cela soit un cri qui transperce ma tombe pour mieux entrer au plus profond de toi. Pour ton pardon, puis-je écrire « mon Amour » en un seul point final.

Dis, petit : je t'aime. Dis, petit... dis-le au Président. Hein, que c'est vrai, petit ?

ALEXANDRE d'ARÇAIS.

YVES CERNY

D'UN GARS A L'AUTRE

Du Nouveau garçon boucher au Grand menuisier blond, un recueil de nouvelles homophiles aux accents combien humains !

Tendresse, sincérité, amitié...

Éd. Microméga. 240 pages

60 F (68 F avec la poste).

DES DOCUMENTS SUR LA FIN DE SODOME

Sodome était une des plus belles villes de l'antiquité. Non la plus grande certes, et même assez petite. Mais belle, disions-nous. Agréable à habiter, confortable (pour l'époque), propre et bien entretenue, avec des allées ombragées de palmiers et de sycomores, de magnolias et de micocouliers. Assurément, longtemps, les archéologues n'avaient rien pu retrouver de leurs bâtiments, temples ni palais ni maisons, parce que les fouilles y étaient impossibles, et pour cause : tout avait été anéanti, comme à Pompéi, par un cataclysme du Ciel, enfoui là-bas sous des laves, ici sous le naphte et l'asphalte, jusqu'au jour où, grâce à la photo aérienne aux lasers infrarouges, les modernes ont pu reconstituer très fidèlement le plan de la ville, l'architecture des maisons, et même à travers les millénaires de bitume, entrevoir grâce aux ultra-sons quelques aspects étonnamment suggestifs de la vie en ces temps heureux où la Terre était encore mouillée et molle du Déluge.

De plus, très récemment, on a retrouvé dans les grottes de Qumrâm des fragments de manuscrits de la Mer Morte, qui nous renseignent sur le vif sur les mœurs et coutumes d'alors, et qui révèlent avec plus de détails que dans la Bible traditionnelle les événements si longtemps cachés.

La vérité historique serait incomplète si l'on ne faisait les mêmes remarques sur la ville voisine, Gomorrhe, également belle et attrayante, mais il en fut moins parlé dans les chartes et inscriptions, par respect pour les dames.

On peut donc certifier formellement que les Sodomites étaient des gens comme tout le monde, ni meilleurs ni pires qu'ailleurs, des grands et des petits, des gros et des maigres, des actifs et des mollassons, des virils et des efféminés, des sobres et des goinfres, des bien élevés et des gouapes, des fripouilles et des incorruptibles, des fous et des sages, des excités et des

calmes, et surtout des moyens, des modérés, du tout-venant ; il y avait, hélas, des riches et des pauvres, des brillants et des obscurs, des patrons et des employés, des maîtres et des domestiques (hommes de ménage, hommes de chambre, bons-à-tout-faire, etc.). En tous cas ces braves bougres entretenaient de bonnes relations avec les populations d'alentour, et tenaient leur ville propre, les rues, les places, les marchés, les fontaines, les palais, les temples, les immeubles, les piscines, les latrines, les lupanars, les auberges, les caravansérails. Rien ne les distinguait des citoyens d'autres cités semblablement pourvues de palais, de fontaines... comme Ninive, Sumer, Cnossos, Babylone, sauf qu'en général, les rues, places, marchés y étaient sales et malodorants. Les gens étaient ni plus ni moins méchants que d'autres, ils troquaient leurs denrées au juste prix, aux souks, bazars et autres foires, ils vendaient de la pacotille aux touristes, comme partout, ils chantaient le soir au son des mirlitons, et leurs soirées dansantes étaient éclairées a giorno en temps de clair de lune. Rien ne les différenciait donc de tous les habitants de la Terre.

Les Sodomites vivaient ordinairement en couples, comme il est courant dans le genre humain : couples les uns légitimes, dûment enregistrés, d'autres dits en union libre (ce qui était très mal vu des bien-pensants), tous entre hommes bien sûr du côté de Sodome, entre femmes du côté de Gomorrhe, mais les deux cités parallèles étaient toujours citées en modèle pour leur comportement de parfaites mœurs, leur constance, leur fidélité. Si pourtant quelquefois éclatait un scandale, une affaire d'adultère due à quelque caprice, à une passion malheureuse, à une concupiscence mauvaise, vite la chose était réprimée par les autorités.

D'habitude au contraire, on était très vertueusement attaché à son aimé (ou selon le cas, à sa chérie), et la conduite générale était faite d'amour mutuel et du souci d'un bonheur bien compris.

Il y eut cependant, conformément à la tolérance normale de cette nation, des couples bi-sexuels dans l'enceinte de Sodome, comme dans celle de Gomorrhe. Les magistrats fermèrent les yeux sur ces pratiques, considérées comme soupape de sûreté pour les passions trop violentes, et même les enregistrèrent dans leurs actes civils, sans malveillance aucune ni le moindre racisme.

*
* *

Bref les Sodomites étaient très en avance sur leur temps en fait de coutumes, de mentalité, bref, de moralité.

Ils n'avaient qu'un tort, celui d'avoir inventé un type assez spécial de péage qu'ils exigeaient de tous les voyageurs, marchands, pèlerins, forains et caravaniers : un péage consistant non à acquitter des taxes douanières aux postes-frontières, mais à exiger des baisers de chaque arrivant, au taux, non de la valeur de leur charroi, mais de leur âge, beauté, agrément, ardeur, au prorata de la gentillesse de chacun. Une effusion de puceau imberbe valait très cher, bien plus que le suçon lascif d'un égrotant même cousu d'or. Cependant nul n'était éconduit, mais chacun, baisé, entrait en ville et y vaquait à ses affaires.

Survint une fois un nouveau voyageur en provenance de Chaldée, un nommé Loth, bourru et plus têtu que son mulet, trimbalant avec soi une épouse poivre et sel et forte en gueule, avec leurs deux chastes filles, et quelques chèvres. Comme il s'était chamaillé avec son frère aîné Abraham, ils s'étaient séparés. Ayant d'abord erré dans le désert, il était parvenu enfin à une ville, et c'était précisément Sodome. Il récrimina pour se laisser embrasser, s'essuya les lèvres d'un air dégoûté et exigea un logis convenable pour sa smala. Ce mauvais coucheur (au sens propre !) continua de grogner, bien que, en sa qualité d'immigré, il n'eût pas normalement droit à la parole dans les affaires de l'État. Mais en fin de compte, il se plaignit secrètement dans ses prières à son dieu Jéhovah (tandis que les gens des Cités de la Plaine adoraient Adonis), il les dénonça comme impies, athées, infâmes, débauchés et criminels tous azimuths.

Or justement les autres nations trouvaient choquantes les méthodes douanières de Sodome, parce qu'elles contrevenaient trop aux coutumes internationales et cassaient les cours. Le Roi de Sodome lui-même, tout Roi soliveau qu'il fût (c'est pourquoi nous le mentionnons à peine), se réveilla pour dire que le Trésor ne s'enrichissait guère avec des baisers au clair de lune. Jéhovah, alerté par Loth, s'indigna aussi : vrai est-il qu'en d'autres circonstances il faisait fi de l'or et des richesses, ayant par exemple chassé à coups de tonnerre les donateurs d'un veau d'or à 48 carats fondu par ses orfèvres – qui avaient cru bien faire. Ses conseillers et les dignitaires de Cour, Séraphins et autres Chérubins, jugeaient bon de ranger Sodome au droit commun. Qu'Adonis aille rêver s'il lui plaisait parmi les bosquets d'orangers en fleur et se vautre dans l'herbe avec des pastoureaux tout juste vêtus d'une peau de bique sur

les épaules, grand bien lui fasse ! et non même pas : cela était hors de la norme, c'est-à-dire du grand nombre, et il méritait d'être mis au ban de la société des Dieux et des hommes, lui et ses adeptes, ses adorateurs, tous citoyens de la ville, hormis Loth, bien sûr, le non-citoyen, le correspondant secret de Jéhovah. Un stratagème ingénieux fut imaginé pour perdre la gent infâme.

Deux jeunes Anges furent choisis pour leur beauté, tant céleste que (apparemment) charnelle, et nimbés de lumière. En fait c'étaient de vrais espions surnaturels, bien grimés en honnêtes garçons, mais avec un charme envoûtant et une grâce ! (divine, parbleu) ; on leur cacha les ailes sous une besace et un manteau vague, et ils purent ainsi se présenter devant le monde, habillés de vertu candide et de lin blanc. Ainsi attifés, ils arrivèrent aux portes des murailles. Les gardiens les accueillirent vivement. Chacun déjà se disputait leurs appas : on leur offrait, que des fruits mûrs, que du raisin d'or, des figues fraîches, des tranches de pastèques, puis des gâteaux au miel, des outres d'eau de source, des coupes de vin capiteux (bien sûr, pour les griser !). Les deux Anges étaient ravis, émoustillés.

Survint un grincheux, grinçant entre ses dents : c'était Loth, pardi, le râleur :

– Qu'on fiche la paix à ces jeunes gens, dit-il, je les prends sous ma protection et les hébergerai sous mon toit. J'ai un reste de ragoût de mouton froid avec du pain sans levain, et je les régalerai sans vous, tas de galapiats que vous êtes. Ouste !

– Galapiat toi-même, répondit la troupe. Tu veux accaparer ces deux jeunes étrangers pour te les adjuger comme si tu avais des droits sur eux, affreux bonhomme !

– Je suis peut-être affreux, morveux et renfrogné, mais j'ai des idées justes sur la jeunesse et la moralité. Vous ne rêvez que gaudrioles, plaisirs, amourettes et libertinage, érotisme et qui pis est, relations sexuelles irrégulières, scandaleuses, infâmes, bestiales. Car l'amour sans procréation est blasphématoire et monstrueux. J'appelle la Police, nà .

Les sergents de ville se précipitèrent, mais sous couleur de protéger les Anges (qui d'ailleurs n'auraient eu qu'à s'envoler vers les cieux), ils leur firent encore plus d'amabilités que la jeunesse. Loth indigné proposa une transaction bien honnête (selon les mœurs de l'époque) :

– Je vous offre, dit-il, mes propres filles, vierges, pour en

faire à votre plaisir, comme bon vous semblera, on ne peut pas mieux dire, je pense. Mais pour ces deux garçons qui ne me sont rien, et qui ne sont peut-être que de jolis vauriens, (je n'en sais rien), eh bien je ne tolérerais pas qu'on les caresse même du bout du doigt. Ils passeront la nuit dans ma maison. J'ai dit ;

– Mes filles mon *derche* ! cria sa femme (1). Alors moi, je les aurais gardées pures et sans tache pour le harem de quelque prince d'Orient, et toi, tu les ferais défoncer par des godelureaux des faubourgs ! pas de ça, *Lilith* ! (2).

– La paix ! hurla Loth en lui collant quatre baffes. C'est moi qui commande, les femmes n'ont pas leur mot à dire en pays sémitique.

– Hum, hum, répondit-elle in petto et le coude sur la figure, de toute façon si nos pauvres petites sont encore pucelles c'est que les mâles d'ici n'en veulent pas, ils ne sont pas portés sur la gent féminine.

– Ça va, disent les Anges, nous sommes fatigués d'un long vol, pardon, voyage ; nous allons dormir chez ce Monsieur qui nous offre le gîte.

Et ajoutant entre eux de bouche à l'oreille :

– Demain matin on va faire notre rapport au Patron. Mais avant l'aube, on fait sortir en douce de la ville, où ça va barder, notre hôte qui nous aura régalés de son reste de ragoût froid et de pain dur, probablement une pure merveille. Il n'y a que sur Terre pour manger si bien. Au Ciel on ne se nourrit que de viande creuse.

Les gardiens de la paix et la foule se retirèrent en grommelant et non sans donner bien des coups de pieds dans la porte toute la nuit. Délit de tapage nocturne caractérisé, s'il en fut. Aussi furent-ils bien punis, comme on sait.

On sait que, dès l'aube, le bon Jéhovah fit pleuvoir du feu, des flammes, du tonnerre, de la poix bouillante, du napalm, du soufre et du phosphore, du bitume, du gaz moutarde, de la fumée que le Ciel en était tout noir, la Mer toute morte, et la récolte de toute la Terre compromise. On pense que les deux Anges étaient rentrés à temps de leur mission, et furent décorés. Le père Loth perdit sa femme dans la bagarre : elle est encore visible sur la montagne, pétrifiée en statue de sel

(1) *derche* : dans le texte, en langue chaldéenne = « *adorées* ».

(2) *Lilith* : démone orientale, protectrice des petites filles. Nom répandu dans divers pays sous les formes : *Lisette* en Gaule, *Lisbeth* en Albion, *Livie* en Albe, *Liliale* dans l'Orénoque, *Li Li* en Chine, etc.

gemme. Alors le pauvre bonhomme se consola de tous ces maux en procréant une belle descendance : car en récompense d'avoir évité à deux pauvres jeunes mineurs ailés de subir les derniers outrages, il reçut un bien doux réconfort à se dédommager avec ses deux fillettes, enfin déniaisées, qui lui procurèrent des jouissances et une postérité remarquables.

Jéhovah ayant donc fini d'exterminer sous sa foudre et ses lance-flammes l'engeance exécrée, – la double engeance, car on fit d'une pierre deux coups, Gomorrhe étant comprise dans l'holocauste afin de ne pas y revenir – le génocide fut consommé et ce fut une solution finale intégrale et définitive. Nul n'en réchappa.

Ainsi les Sodomites disparurent-ils de la face de la Terre, et, – que je sache, – jamais plus, de mémoire d'homme, il n'en fut reparlé dans l'Histoire.

ALAIN ROMÉE.

Alain DANIELOU

LE CHEMIN DU LABYRINTHE

... des souvenirs d'une vie exceptionnelle...

Éd. Robert Laffont — 348 p. — 69 F

MOLIÈRE : HOMOSEXUEL ?

par JACQUES FREVILLE.

Proust raconte quelque part, dans « La Recherche » que nous courons, chers cousins d'Arcadie (et je me compte, Béotien, parmi vous) tous les jours un double danger : « en » voir partout, et « n'en » voir nulle part. Il m'est arrivé, comme à tout un chacun de nous, de vérifier l'une et l'autre propositions.

Voici pourquoi j'entends n'aborder mon sujet qu'avec prudence. Aucun texte précis ne nous permet de dire...

Et pourtant ! Il est de fait que, de son temps, Molière fut accusé par ses ennemis de donner dans les goûts « florentins », (d'une façon infiniment plus discrète que Lulli, assurément...) Cela ne s'affirmait pas, et s'affichait moins encore ; cela se chuchotait, sous le manteau, derrière la manchette.

Ses premiers biographes, dès le XVIII^e^ siècle, ont cru devoir relever l'accusation (pour la réfuter, bien entendu) ; mais ils savaient qu'à Paris on en parlait.

Libre, indépendant, railleur, éclectique, humain, en un mot, au sens plein du terme, il est évident que Molière eut des amis qui, comme on disait alors, tâtaient de la plume et du poil. Il eût pu reprendre à son compte le fameux apophtegme de Terence : « Homo sum ; nihil humani a me alienum puyo ». (Je suis homme ; et rien d'humain ne m'est étranger). (« Le bourreau de soi-même, I, 1, 25).

Nous savons, d'autre part, qu'il fréquenta longuement dans son adolescence, et même son âge mûr, les « libertins » du grand siècle. Ils l'étaient, fort évidemment, au sens spirituel, comme le rappellent toujours les sorbonnards puritains. Mais ils ne l'étaient pas moins, libertins, au sens charnel. On le leur reprochait alors assez. Marc Daniel en a traité brillamment dans ses « Hommes du Grand Siècle » opuscule topique et succulent à quoi je ne puis mieux faire que vous renvoyer. Sa lecture s'impose.

Or, ces libertins, ces « gassendistes » rassemblaient notamment d'Assoucy, Saint Pavin, bougres notoires, Théophile de Viau et son tapageur amant Jacques Vallée des Barreaux (tapageur... et volage). Molière fut avec eux sur un pied d'amitié.

Soit, me direz-vous, mais... Tarte à la crème ! Que les amis de Molière, à l'occasion, aient goûté à la chose, l'aient même religieusement savourée, n'implique en rien nécessairement que l'auteur de Tartufe l'ait lui-même dégustée.

Je répondrais tout d'abord que Molière, dont le théâtre est l'apologie du bon sens bourgeois, parfois un peu terre à terre, voire prud'hommesque avant la lettre, ne se plaisait guère dans la société quotidienne des Chrysale ou des Orgon. Tranchons le mot : il préférait « les folles ». Enfin... mettons qu'il ne les haïssait point.

Sur le soir de sa vie, Madame de Sévigné a eu pour sa fille un mot que je trouve admirable : parlant de son attachement à Madame de Grignan, elle lui dit : « Ces sentiments sont rares, on voit tous les jours des arrangements bien contraires ; mais jouissons du plaisir de n'être point comme les autres ». (Pleïade, tome III, p. 695. Lettre 1049. 2 avril 1690).

On peut dire, sans forcer les faits, qu'avec ses amis libertins, Molière « jouissait du plaisir de n'être point comme les autres ». Au moins moralement. Ou immoralement.

Eh bien soit ! m'allez-vous dire ! Et puis après ? On peut être croyant sans être pratiquant.

Parfait. C'est une demi-concession déjà ; car cela reviendrait à dire que Molière était homophile faute d'être homosexuel à part entière (pour reprendre une distinction chère à Baudry).

Mais je pense qu'il faut aller un peu plus loin dans la démonstration. (Après tout, pour ma part, je m'ennuierais beaucoup si la pratique n'accompagnait pas la foi depuis beau temps !).

Parlons donc un peu de l'affaire Baron. Si Molière a été accusé par ses contemporains d'avoir quelque pente à « brander les piques » (pour reprendre un mot de son contemporain Tallemant des Réaux), ç'a été à cause de son amitié passionnée pour Baron.

J'ai déniché dernièrement une série de petits bouquins publiés chez Belin en 1813, sous le titre de « Théâtre des auteurs du second ordre ou recueil des tragédies et comédies restées au Théâtre Français, pour faire suite aux éditions stéréotypes de Corneille, Racine, Molière, Regnard, Crébillon et Voltaire, avec des notices sur chaque auteur, la liste de leurs pièces et la

date des premières représentations ». Ouf ! Ces titres-là ne s'inventent pas.

Il se trouve que l'auteur est plus laconique dans ses notices biographiques que dans le titre de sa compilation. Baron figure pourtant (notice et comédie) au tome IV de la série « Comédies en prose ».

Voici ce que le présentateur (anonyme) nous dit à son sujet : « Michel Baron naquit à Paris le 22 octobre 1653. Son père et sa mère étaient comédiens de l'Hôtel de Bourgogne. L'un y jouait les rois et l'autre les premiers rôles tragiques et comiques. Leur véritable nom était Boyron, mais Louis XIII les ayant appelés plusieurs fois Baron, ce nom resta à la famille.

« Baron fils, devenu orphelin à l'âge de huit ans, entra dans la troupe des petits comédiens de Monseigneur le dauphin. Molière, qui avait remarqué ses dispositions, l'attache à son théâtre et se plut à former son talent. Le jeune acteur, ayant essuyé de mauvais traitements de la part de madame Molière, retourna avec ses premiers camarades qu'il quitta bientôt pour revenir avec Molière.

« Ce ne fut qu'après la mort de son maître que Baron entra à l'Hôtel de Bourgogne où il acquit la réputation du plus grand comédien, etc... »

Les biographes « officiels » de Molière sont passablement discrets sur cet épisode. Il marqua pourtant profondément Molière (et Baron). Résumée en deux mots, l'histoire est transparente : Molière est pris de passion pour le jeune Baron. Sa femme s'en aperçoit. Scènes de ménage. Baron est sacrifié. Il quitte Molière. Mais la passion est la plus forte. Baron revient. Madame Molière devra le supporter. Son époux le lui impose. Appelons un chat un chat et Rolet un fripon.

Et Baron lui-même, que pensa-t-il de cette passion ? Nous ne possédons évidemment pas ses confidences. Mais nous avons son théâtre. Il peut nous éclairer un peu.

Dans l'opuscule dont je viens de parler figure une comédie en cinq actes et en prose écrite par Michel Baron, qui fut interprétée le 29 janvier 1686 (treize ans après la mort de Molière) et connut un vif succès (23 représentations) : « L'homme à bonne fortune ».

Le héros, nommé Moncade, est l'amoureux des onze mille vierges... mais l'amant d'aucune d'elles. Toutes ces dames se l'arrachent, et il les tient pour du... tout ce que vous voudrez. Or, à la dernière scène de l'acte III (pivot de toute pièce en cinq actes), ce n'est plus une dame, c'est un jeune homme que rudoie ce bourreau des cœurs. Il faut dire que le jeune homme

en question (que Baron appelle « le petit chevalier ») a été envoyé à Moncade par sa tante, laquelle soupire aussi pour « l'homme à bonne fortune ». Cela donne un contexte assez piquant dont le public (qui savait ce qu'on avait dit sur Molière et Baron) devait percer à jour tous les sous-entendus.

Le petit chevalier, à Moncade : Eu ! Bon jour, mon ami !

Moncade : Eh ! Bon jour, mon enfant. Où vas-tu ?

Le petit chevalier : Je viens vous voir. En êtes-vous fâché ? (le petit chevalier veut l'embrasser)

Moncade. Non, da ! Tiens toi donc !

Le petit chevalier. Je veux vous baiser.

Moncade, l'embrassant. Voilà qui est fait.

Le petit chevalier, l'embrassant une seconde fois : Et, pour ma tante, n'aurai-je rien ?

Moncade, se retirant. Eh bien ! En est-ce assez ? Fi donc, petit fripon ! Tu gâtes toute ma perruque.

Le petit chevalier : Oui, c'est vrai ! Je lui ai fait un grand bobo. (A Paquin) Eh bonjour, Pasquin ! (Allant présenter la main à Pasquin) Touche la.

Pasquin (lui touchant la main) Voilà qui est fait. »

Et la scène continue sur ce ton de badinage ambigu ; le petit chevalier jette à terre la perruque de Moncade, qui lui barbouille le nez de tabac.

Le petit chevalier : Ah ! Fi ! Peste soit du vilain avec son tabac... Tenez, vous verrez si je ne le dis pas à ma tante...

Etc, etc.

Une telle situation, bien entendu, n'a rien de particulièrement original dans le théâtre des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Elle préfigure un peu Cherubin. Seulement, Chérubin « taquine » sa marraine, joue à embrasser sa marraine, cherche à titiller les sens et l'attention de sa marraine, alors que notre petit chevalier « taquine » Moncade, joue à embrasser Moncade (« je veux vous baiser »), cherche à titiller les sens et l'attention du seul Moncade. Il est difficile de ne point songer qu'en écrivant cette scène, Baron, âgé d'une bonne trentaine d'années n'ait pu, peu ou prou, évoquer sa rencontre avec Molière, quand celui-ci était dans la trentaine passée, qu'il jouissait de la faveur (et de l'envie) à la Ville comme à la Cour, alors que Michel Baron, quant à lui, n'était qu'un enfant de l'âge du petit chevalier, avec la même espièglerie perverse, avec les mêmes troublantes fausses naïvetés. L'évènement avait trop marqué l'enfance et la jeunesse de Baron (toute sa carrière, après tout, s'était jouée en marge de cette passion traversée) pour que celui-ci, devenu le conti-

nuateur de Molière, et voulant s'imposer comme tel, n'ait pas pu ne pas y penser.

Les spectateurs non plus ne purent probablement pas être dupes. Le succès de cette comédie (au demeurant assez plate) s'explique sans doute un peu par là. Ce fut un petit succès de scandale (de léger scandale, car, après tout, Molière était mort ; on devait, dans ce frivole public de l'époque, l'avoir déjà beaucoup oublié).

C'est un peu plus tard (en 1705) que le premier biographe de Molière, Grimarest, va faire allusion à l'idylle virgilienne avec Baron, aux foudres junoniennes de l'épouse courroucée, au piquant ballet d'envoi en disgrâce et de retour en grâce (le tout sur les confidences de Baron et de la veuve Molière).

Un personnage, dans la comédie de Baron, n'est pas dupe de « l'homme à bonne fortune ». C'est une soubrette dans la tradition de Molière, Marthon. Voici comment, à l'acte IV, scène I, elle dépeint les hommes... à bonnes fortunes (entendez l'expression au sens que vous voudrez) :

« c'est une pente naturelle qui me porte à desservir tous ces petits animaux-là, dont tout le mérite n'est presque toujours que dans de certaines manières affectées, qui font mal au cœur : un regard languissant, un sucement de lèvres, tirer son bas, peigner sa perruque, et répondre par un soupir aux choses qu'ils n'ont pas seulement écoutées. Ah ! que si toutes les femmes étaient de mon goût... J'enrage quand je songe à cela ; car il est vrai qu'ils font déserter tous les jours de bien plus honnêtes gens qu'eux. Et pourquoi ? Je n'en sais rien. Un diable de jargon qu'ils ont entre eux, qui me fait mourir ; des serments, cent minauderies... Ah fi ! n'en parlons plus ; cela me mettrait en colère tout de bon... »

Pour les dépeindre avec une jalousie aussi lucide, aussi féroce, il fallait bien, confessons-le, que la vieille Baron... (pardon : la vieille Marthon) eût beaucoup hanté les minets du temps.

Sur ce, mes chers cousins, permettez que vous baise, en tout bien tout honneur, comme le petit chevalier ;

Votre affectionné cousin de Béotie,

JACQUES FREVILLE.

MATCHO — PETIT MACHO

Matcho, Petit Macho
Pourquoi m'as-tu cherché ?
Pourquoi t'es-tu piégé ?
Matcho, Petit Macho

Tu avais vingt-cinq ans...
Provoquant
J'avais vingt ans...
Plus avant

Matcho, Petit Macho
Satisfaite ta folle audace
Dans un embrasement fugace
Matcho, Petit Macho

Nous avons trinqué. Avec des onomatopées
Du haut de ta jeunesse
Tu as écouté sa vieillesse
Quelques instants monologuer, monocorder

Matcho, Petit Macho
Un vécu récent et copie conforme t'a entouré
Assailli, envahi, obligé de capituler
Matcho, Petit Macho

Des larmes présomptueuses mais libératrices
Ont allourdi ce regard tueur
Des sanglots intempestifs mais sauveurs
Ont déchiré ces lèvres provocatrices

Matcho, Petit Macho
Sans un mot, sans un regard
En bataille, au hasard
Matcho, Petit Macho

Tu es reparti, tu as fui...
Vers Papa et Maman, vers ta Banque
Sache bien, qu'à d'autres, Ami
Parfois la force manque

Matcho, Petit Macho
Avec vingt ans plus avant, à quelques heures
Béat, j'avais contemplé l'effondrement de mon bonheur
Matcho, Petit Macho

Pour réussir une vie d'homme
Matcho, Petit Macho
Il faut aimer une fois,
Qu'importe les ans et les lois
Matcho, Petit Macho
Avec tes larmes... tu es un homme

CLAUDE WEERNERT.

Anthony BURGESS

LES PUISSANCES DES TÉNÈBRES

« le roman du siècle... »

Éd. Acropole - 715 p. - 95 F

Dirk BOGARDE

UNE AIMABLE OCCUPATION

« un roman chaleureux et poignant... »

Éd. Albin Michel - 420 p. - 69 F

LE DERNIER AMANT

par AURÉLIEN DUNOIS.

Le vent se lève !...
Il faut tenter de vivre !

(Paul VALÉRY)

C'était une maison, ni trop petite, ni trop vaste au creux d'un vallon. Un homme, âgé déjà, l'habitait, sans autre désir que d'écouter le bruissement du ruisseau qui sillonnait la campagne. Non loin de cette maison, à l'endroit où s'achevait la grande étendue de champs verts et drus, une ville, ses fenêtres tournées vers le midi, dominait les alentours du haut de l'unique colline plantée dans ce paysage.

Le jeudi était jour de marché à la ville. L'homme (il s'appelait Henri) emportait sous son bras un panier d'osier qu'il ramenait toujours plein. Il partait d'un pas tranquille, sans se soucier de l'heure, jamais pressé de parvenir jusqu'à cette foule mouvante qui se bousculait sur la place. La ville ne lui manquait pas (il y avait tant vécu). Maintenant, il savourait le plaisir d'une retraite tranquille dans cette maison si isolée, mais néanmoins le jeudi restait un jour différent. Il se levait plus tôt que d'habitude pour prendre le chemin de la ville. Les autres jours, quel que soit le temps, il se promenait le long du ruisseau qui coulait tout près. Henri en suivait le cours jusqu'à l'orée d'un petit bois où l'eau allait se perdre. Les ronces et les arbustes épineux de toutes sortes formaient une barrière infranchissable où s'effaçait le sentier. Une fois pourtant, il avait tenté de contourner le bosquet pour tacher de retrouver, plus loin, le ruisseau qui lui était si cher. Un haut mur barrait le chemin. Aux abords de ce bois impénétrable, dont les taillis semblaient garder partout jalousement l'accès, il avait marché quelque temps, puis était rentré par le chemin habituel en se

promettant toutefois de renouveler, un jour sa tentative par l'autre côté. Mais l'automne était venu avec ses pluies qui rendent la terre glissante, puis l'hiver avec la neige qui ne lui permettait pas de quitter le sentier.

Ce jour de printemps où il partait pour la ville, il avait peut-être oublié cette promesse qu'il s'était faite. Ce jeudi-là était un jour ordinaire, trop ordinaire pour qu'on ne puisse déjà soupçonner l'apparition d'un remous qui viendrait briser le rythme lent et tranquille de cette journée. Rien de particulier n'annonçait cette cassure du temps : Henri faisait le tour du marché avant de fixer son choix; les marchands haranguaient les chalands d'une voix forte et rocailleuse, à la limite du cri; Henri saluait de la tête les gens qu'il connaissait. Il n'était plus tout à fait un étranger. (La ville commençait à l'adopter et les gens qui le rencontraient chaque jeudi, l'avaient surnommé l'homme au panier.) Peu à peu, il était parvenu à lier connaissance avec les villageois, dans un café où il buvait une bière avant de repartir. C'est ici qu'on le connaissait le mieux. Le patron lui servait déjà sa bière sans qu'il ait besoin de la commander. Les habitués lui parlaient comme à un vieux camarade. D'autres, des commerçants, venaient là pour se détendre, une fois passé le gros de la foule. L'un d'entre eux était accompagné d'un jeune homme, visiblement son fils. Henri avait tout de suite remarqué ce garçon au visage mince dont les yeux semblaient un peu effrayés par la présence de tous ces hommes gesticulant et jurant qui l'entouraient. Au fond de lui, il devait tout de même être fier de cette compagnie d'adultes, mais il n'en montrait rien. C'était François, le fils du fleuriste. Il se promettait de devenir horticulteur et profitait du jeudi (c'était le temps où il n'y avait pas école ce jour-là) pour accompagner son père au marché et apprendre ainsi les premiers rudiments du métier.

C'est dans ce bistrot qu'ils se sont rencontrés en ce début de printemps. Leur relation aurait pu être un nœud trouble de sourires entendus, de clins-d'yeux complices mêlés à une semblante indifférence, à des feintes grossières pour jouer la surprise, mais Henri et François avaient su conserver l'apparence du calme, ramener l'évènement à un simple fait ordinaire qui se noyait dans le quotidien. La naissance de leur amitié n'avait pas provoqué de soudains emportements. Pour Henri, l'axe des jours s'était simplement déplacé vers François. Le chant du ruisseau l'intéressait moins, l'espoir secret de pénétrer dans le bois, de découvrir la voie que se frayait là, l'eau vivante et claire, ne le préoccupait plus. Seul l'instant où François

franchissait la porte du bar en compagnie de son père hantait Henri dès qu'il s'éveillait. Ces retrouvailles hebdomadaires suffisaient à changer le cours des jours. Il n'y avait pas pour autant, inquiétude ou tourments amoureux; non, seulement la vie trouvait en François un autre centre. Les mots qu'ils échangeaient, devenaient le pivot autour duquel tournaient les pensées d'Henri.

François n'étant pas le garçon pur et innocent qu'on pourrait imaginer, il n'avait pas eu besoin de mots compromettants, de gestes insensés pour savoir ce qui se passait dans le cœur d'Henri. Tous deux se laissaient glisser dans les méandres de conversations banales que personne ne songeait ni à surprendre, ni à interrompre. Ils parlaient de fleurs. Henri en demandait les noms, les petites choses à faire pour les soigner convenablement. François disait ses préférences, conseillait d'aimer les plantes, s'efforçait d'exprimer la senteur particulière d'une fleur qu'Henri décrivait. Chaque jeudi, Henri achetait une nouvelle plante. Sa maison devenait une véritable serre où croissaient toutes sortes d'espèces. Chaque fleur portait un nom : Sophie ou Dorothée pour des orchidées aux couleurs chaudes; Martin, César pour des cactées aux formes étranges. Dans son jardin, un rosier s'appelait François... L'été approchait et déjà l'arbuste préparait dans le secret de ses feuilles et de sa sève, des fleurs couleur de sang.

Un matin, alors qu'il rentrait de sa promenade, la tête pleine des chants de l'eau, Henri trouva François assis sur l'unique marche du perrron. Il sut ainsi que les vacances venaient de commencer. Ils se connaissaient maintenant depuis plus de trois mois et pourtant il y avait entre eux comme une gêne : c'était la première fois qu'ils se trouvaient seuls, face à face. Les mots ne venaient pas aussi facilement que dans l'atmosphère bruyante du café. Comme pour tenter de dissiper le trouble qui les agitait et dont ils prenaient davantage conscience au fur et à mesure que la visite se prolongeait, Henri entreprit de lui présenter chacune des fleurs de la maison. Henri proposa ensuite de faire le tour du jardin, mais François lui saisit la main, l'empêchant d'ouvrir la porte et, s'abandonna tout à fait dans ses bras... Plus tard (François était déjà parti), Henri aperçut une première fleur sur le rosier...

Dès lors François vint de plus en plus fréquemment, mais toujours à l'improviste. Jamais il n'allait jusqu'à confier la date de son retour, à convenir d'un rendez-vous. Henri modifiait ses habitudes en conséquence : il abrégeait sa promenade quotidienne au bord de l'eau, par crainte de faire attendre François,

ou alors il tardait à déjeuner, se résignant à manger seulement quand l'heure habituelle était depuis longtemps dépassée; l'après-midi, il guettait l'arrivée de François, l'apparition de cette silhouette fine et élancée surgissant d'entre les ombres des platanes qui bordent la route, souvent pour rien. Le temps n'était plus qu'un large trou où Henri s'engouffrait, perdant tout sens de la réalité, emporté qu'il était par la passion. Il imaginait pour l'avenir une vie calme et sereine parmi les fleurs. Il n'y aurait plus d'attentes (François partagerait sa vie). Le ruisseau retrouverait sa gaieté...

Les vacances étaient terminées. Les fleurs peu à peu avaient perdu leurs couleurs. Henri ne rencontrait plus François que chaque jeudi, comme avant. Maintenant ce jour était à la fois jour de joie et de douleur : joie de revoir l'être aimé, douleur de ne pouvoir le toucher, lui parler. Lentement l'univers d'Henri se modifiait : le ruisseau ne chantait plus ou seulement pour laisser échapper une sourde plainte. Le temps avait repris son allure ordinaire et monotone. Rien ne subsistait de ce qui s'était passé, seul le pas d'Henri, un peu moins vif, moins alerte sur le sentier au bord de l'eau, trahissait une certaine lassitude, peut-être la perte du goût de vivre. (Qui pourrait savoir ?) Chaque jour Henri se heurtait aux buissons qui barraient l'accès du bois, l'empêchant de suivre le cours de l'eau. L'envie de connaître ce qui se tenait de l'autre côté du mur traversant le bosquet, l'avait quitté. Tout désir en lui disparaissait pour laisser place, non à la sérénité tant espérée, mais à un vide effrayant. Pour la première fois, Henri sentait peser sur lui le poids des années et de la solitude. Il ne parvenait pas à se défaire de cette sensation malgré les longues heures qu'il passait à écouter le ruisseau. Seule la pensée de François venait de temps en temps emplir ce vide d'une douleur sourde, un peu comme une rancœur : François, une ponctuation dans l'espace à présent froid et glacé des jours... une pause qu'on voudrait durable, persistante... une idée, douce en regard des souvenirs heureux et en même temps oppressante comme dans un mauvais rêve... Puis un jour enfin, une lettre. François ne viendra plus, ni au marché, ni à la maison. Il part pour une autre ville, étudier l'horticulture. Il regrette de ne pouvoir venir, espère quand même que leur aventure ne sera pas tout à fait sans lendemain... Henri ne ressent rien, le temps a déjà accompli son œuvre, refermé la plaie. De nouveau le ruisseau chante et Henri l'écoute sans fin. Demain, il se fraiera un chemin dans le bois, parviendra jusqu'au mur...

Il est là devant les ronces. Il se taille un passage à l'aide

d'une serpe; d'abord lentement, puis au bout de quelques mètres, les taillis se font moins denses pour bientôt disparaître. La voie est libre maintenant. Le ruisseau baigne ici dans une étrange lumière. L'eau paraît une lame d'acier découpant de petits îlots de terre où poussent des colchiques. Le mur ne se ferme pas au-dessus de l'eau, laissant même de part et d'autre, une bande de terre. Henri franchit ce qu'il considère comme une porte et débouche dans une clairière. La nature dessine ici comme un jardin où les arbres semblent de grands promeneurs tournés vers le ciel. Des nénuphars tracent sur l'eau un sentier parsemé de fleurs. L'envie de se reposer... le temps ne pèse plus. Le paysage ici, semble attendre depuis toute éternité, l'âme inquiète qui voudra s'y arrêter. Henri ressent comme un malaise au fur et à mesure qu'une sensation de paix l'envahit. A quoi bon aller plus loin, continuer à espérer du monde autre chose que la déception, la douleur et la trahison quand il ne reste plus beaucoup à vivre, quand le bonheur est là, dans le sein douillet d'un bois ? Henri pressent le piège : il suffirait de céder à la tentation, de renoncer aux affrontements, de s'abriter ici dans cette clairière, s'y abandonner, se laisser mourir. Le piège, un moment, se referme sur Henri, mais non, non, debout ! Dans un sursaut, il se reprend. Le fait de vivre seul, à l'écart du monde lui apparait tout à coup comme une fuite devant les réalités, une facilité... Quand il se relève, il fait presque nuit.

Au matin, sa décision est prise. Il ferme les volets, la porte de la maison. Dans le train qui l'emmène vers François, il pense à l'après-midi passé, allongé dans l'herbe. Son refus de vivre un bonheur facile sans autre attente que la mort : refus du sommeil, refus de l'âge aussi. Pourquoi ne plus aimer, abandonner les êtres chers sous prétexte que la vie a déjà trop donné ? Pourquoi reculer devant l'aventure ? Une vie nouvelle s'offre à lui, pleine de joie et d'amitié. François sera là. N'a-t-il pas écrit qu'il espérait ? Henri ne se sent pas le droit de tromper cet espoir. Il n'y aura pas d'amour, peut-être, mais ils vivront tous les deux parmi les gens, en cueillant, çà et là, les fleurs toujours nouvelles de la vie et en partageront les fruits.

*

Voilà ce qu'aurait pu être l'histoire de François et Henri, mais la littérature est un jeu de tricheurs : elle ne dépeint rien avec justesse, utilisant seulement quelques fragments du réel

avec lesquels elle compose un récit tout autre, une fiction. Il est vrai aussi que la vie offre peu souvent l'aspect un peu trouble, poétique en somme, de la littérature. La réalité ?

Le lecteur a dû s'étonner du peu d'importance du père. Son rôle, ici, est limité à celui d'observateur. En fait les quelques mois passés dans cette petite ville n'ont été qu'un jeu de cache-cache, une suite incessante de mensonges pour échapper aux regards de ce père trop soucieux de la moralité de son fils. La clairière leur servait d'abri, jusqu'à ce jour où le père est parvenu à les y surprendre. François fut bien vite expédié en pension à la ville voisine. Pour Henri qui restait, ce furent les injures, le mépris.

Un matin, sa décision est prise. Il ferme les volets, la porte de la maison. Dans le train qui l'emmène vers François, il pense que, finalement, le bonheur n'est pas donné. Mais Henri n'est pas pressé. Il attendra François, le verra au hasard des moments qu'ils pourront voler. Il n'y aura pas d'amour, peut-être, mais ils vivront tous les deux avec le sentiment que l'espoir est la chose la plus magnifique au monde. Henri attendra, il est prêt : François sera son dernier amant.

AURÉLIEN DUNOIS.

Ma faim de toi creusée au-delà de la mort
Joie semée à plaisir d'offrandes les mains larges
Ton champ donné au pauvre, où la ville a dansé
Trésor du peuple roi, ami des pauvres diables

Ma soif de toi ouverte au-delà de la tombe
Esprit fou dans ma gorge et vin de chant-miroir
Où garder ta présence en des fûts de bois noble
Veiller ton fils qui dort et renaître au matin

L'amour de toi reçu au-delà de ton corps
Visage d'un pardon : signer du doigt ton âme
Que viennent des mains d'ange effleurer mon désir
Des grappes d'enfants nus féconder ta mémoire

ODON VALLET.

UN CHAT PARMI LES LIVRES

THIEU-THIEU LE CANNIBALE

Dans le train qui me ramène de la triste banlieue est, je lis à deux jeunes gens qui éclatent de rire la fin de « Les os de ma bien-aimée » (1), livre de Jacques Thieuloy. Faire rire en parlant d'anthropophagie de la manière la plus sérieuse du monde demande une sûreté de plume égale à celle que Thieuloy avait mise à vanter les voluptés de l'émophagie (échange rituel des vomis) dans « La geste de l'employé » (2). Car pour Thieuloy, le comble de l'amour et de la vie consiste à s'assimiler complètement le corps de l'autre.

Quelle horreur ! Quel dégoût ! Ce Thieuloy a bien tous les vices : déserteur, saute-frontières, contestataire violent de l'ordre littéraire établi (ce qui lui vaudra la prison), communiste, puis anarchiste, homosexuel, cannibale... Thieuloy est insortable, infréquentable. Après avoir critiqué ses tentatives modernistes (« La geste de l'employé »), on trouve maintenant qu'il écrit trop, cible idéale pour tous les donneurs de leçons littéraires.

Avec « L'Inde des grands chemins » (3), Thieuloy avait fait une entrée fracassante dans la littérature. On découvrit enfin un récit de voyages qui sortait du commun, du tourisme des guides et qui montrait sous une lumière d'une réalité cruelle, mais souvent drôle, comment un paumé pouvait survivre au milieu d'autres paumés :

« J'ai écrit une folie, le livre inachevé, impossible du voyage en Inde vu et raconté par cet enfant indien (Babou, l'aîné de Thieuloy »).

« L'Inde des grands chemins » est un récit décapant qui entraînera le lecteur dans les pas d'un aventurier qui séduit aussi bien les petites filles que les petits garçons, mais avoue en fin de compte que « l'Inde reste à dire ».

Dans « La geste de l'employé », Thieuloy a dressé un tableau de l'univers carcéral totalement hostile à l'homosexualité. On est ici infiniment loin de Genet, mais très proche de la

(1) « Les os de ma bien-aimée », 1980 (Balland).
(2) « La geste de l'employé », 1976 (Hallier).
(3) « L'Inde des grands chemins », 1971 — Réédition 1979 (Gallimard).

description que Mesrine fait des prisons dans « L'instinct de mort ». Dupont-Lhomme, le héros de ce grand livre un peu mal foutu, est aussi un adepte de l'émophagie, cet échange des vomis entre amoureux qui préfigure l'homophagie, le cannibalisme, chers à Thieuloy.

« Les os de ma bien-aimée » renouent, si l'on peut dire, avec le roman traditionnel. Anita, jeune modèle pour rapins, est tuée dans un accident de la route en Auvergne. Jack, son ami, ainsi que les deux autres passagers emmènent le cadavre dans une maison déserte. Jack décide alors de faire disparaître le corps en le mangeant : « Jusqu'à ce que mon corps soit devenu l'entière sépulture d'Anita », dit-il à la fin du livre. Le lecteur aurait tort d'avoir peur de ce livre qui est un immense cri d'amour, une tentative vers l'union totale de deux êtres.

Le dernier roman de Thieuloy, « L'eau double » (4), m'a paru son livre le plus parfait et le plus achevé. Rien a retrancher, rien à rajouter. Curieusement Thieuloy (comme Duvert dans « Quand mourut Jonathan »), est parvenu ici à une pureté toute classique qui fait jubiler le lecteur. « L'eau double » est une tragédie en plusieurs actes qui n'étouffe pas le lecteur. Brice, quinze ans, s'est noyé dans le grand fleuve à cause de la brutalité de son père, le ferrailleur Judlard (sic). Son demi-frère, Fabri le bègue, va le venger en provoquant la mort du vieux parâtre. Mais la mère de Fabri sait qu'il a commis le crime, devient folle (d'une manière toute symbolique, elle essaie d'en finir en avalant un œuf de pierre) et finalement elle se suicide. A la fin du roman, Fabri se jette dans le fleuve : « Mère, voici le fleuve ». Ce résumé un peu sec donne malgré tout une idée de la richesse du dernier roman de Thieuloy. On y voit aussi l'amour très violent qui unit Brice à Fabri (ce dernier rongera les phalanges onglées de son demi-frère mort); le récit de l'ascension sociale et de la chute de Fabri; la description de la misère aux abords d'une petite ville; le récit d'une solitude poignante, celle de l'adolescent face à un milieu hostile... On n'en finirait pas de dénouer les liens qui tissent cette tragédie.

Alors, il est peut-être temps qu'on mette Thieuloy à sa juste place, une des toutes premières. Mais sera-t-il jamais assimilable et récupérable, cet éternel aventurier ? J'espère que non.

PADRAÏM DES COLOMBES.

(4) « L'eau double », 1981 (Balland).

L'HOMOSEXUEL ET LA LOI

de CHRISTIAN GURY.

Les lecteurs d'*Arcadie* ont été informés depuis plusieurs mois déjà de la prochaine publication du livre de Christian Gury *L'homosexuel et la loi*. C'est aujourd'hui chose faite. Et c'est une date dans l'histoire de la lutte des homosexuels pour leur libération.

On ne présente pas Christian Gury au public d'*Arcadie*. Les articles qu'il publie dans notre revue nous ont rendu familiers son érudition, son esprit et son style d'une parfaite élégance. Mais il nous restait à connaître toute l'étendue de sa science juridique et toute la vigueur de sa combativité.

L'homosexuel et la loi (*) est le premier ouvrage jamais écrit où se trouvent réunis tous les aspects de la loi, civile et pénale, qui intéressent la vie des homosexuels et leurs activités.

Jusqu'à présent, on nous avait surtout entretenus des lois pénales, auxquelles, malheureusement, beaucoup d'entre nous se trouvent confrontés, au cours de leur existence, à une occasion ou à une autre. Ces aspects sont certes présents dans le livre de Me Gury — n'oublions pas qu'il est avocat au Barreau de Paris —, où ils occupent 144 pages sur 380; mais il est caractéristique que l'auteur ait voulu placer en tête, avec un total imposant de 122 pages, ces problèmes de « vie quotidienne » qu'abordent bien rarement les mouvements homophiles, et qu'ignorent trop souvent les homosexuels eux-mêmes : problèmes de mariage, de divorce, de garde d'enfants, d'adoption... mais aussi de cohabitation, de comptes en banque communs, de copropriété et — oui : la vie est faite aussi de cela — de testaments et de successions, lorsque la mort tranche les liens qu'une existence à deux a noués.

Cela est nouveau, et montre, mieux que cent discours, l'évolution qui s'est produite dans les mœurs depuis dix ou quinze ans. Qu'on puisse aujourd'hui, sans faire hurler au scandale, étudier les conséquences juridiques de la vie commune de deux êtres de même sexe, permet d'espérer que, demain ou après-demain, le législateur se penchera à son tour sur ces questions. Privilège que nous réclamerions pour les homosexuels ? Non, bien au contraire,

(*) Éditions de l'Aire, Lausanne, 1981, 380 p. Distribué par les Presses Universitaires de France. En vente à *Arcadie* (100 F.).

puisque dès maintenant la loi reconnaît au concubinage homme-femme un certain statut qui va s'améliorant au fil des textes : alors, pourquoi pas le concubinage homme-homme ou femme-femme ?

Christian Gury exprime certes cet espoir, mais son livre est essentiellement consacré à décrire la situation telle qu'elle est aujourd'hui dans notre pays.

Un chapitre initial traite des problèmes d'identité sexuelle (changement de sexe, transsexualité, rectifications d'actes de naissance), puis nous passons aux délicats et souvent douloureux problèmes du mariage et surtout du divorce, avec les drames que vivent beaucoup d'homosexuels et d'homosexuelles divorcés quant à la garde des enfants. Bien qu'une certaine évolution commence à se faire sentir, l'époux homosexuel se voit en général enlever les enfants, comme si le fait d'aimer en dehors des normes faisait de nous systématiquement des parents indignes.

Plus encore, l'homosexualité joue contre l'adoption : un homosexuel (ou une lesbienne) connu comme tel n'a pratiquement aucune chance de voir admise sa demande d'adoption d'un enfant. Me Gury expose d'ailleurs les chausse-trape de l'adoption, qui n'est pas du tout ce que certains de nous s'imaginent, surtout s'il s'agit d'un adopté étranger et à plus forte raison d'un adolescent ou d'un adulte !

Je me bornerai à rappeler ici, sans pouvoir évidemment le résumer en son entier, le vaste et complexe chapitre intitulé « Une chaumière et deux cœurs », où Me Gury aborde ces problèmes juridiques de copropriété, cohabitation, indivision, impôts, testaments et successions, auxquels je faisais allusion plus haut : il est fondamental et devrait être lu et relu par tout homophile qui, pour le meilleur ou pour le pire, décide de s'embarquer sur l'esquif de la vie avec un compagnon pour une longue traversée ou... pour une petite excursion.

Avec une particulière et véhémente éloquence, Christian Gury clôt la partie de son livre consacré au droit civil par un plaidoyer en faveur du respect de la vie privée des homophiles en se référant aux fameux « droits de l'homme », qui, dans leur version française et européenne, laissent malheureusement la porte ouverte à bien des abus. Là encore, l'évolution récente est encourageante, mais il reste encore beaucoup de chemin à parcourir pour que les homosexuels jouissent vraiment du droit au respect de leur vie privée. Les fameux « tests psychotechniques », qui sont souvent un véritable viol de la vie privée, sont traités dans un chapitre spécial.

La deuxième partie du livre — celle qui est consacrée au droit pénal — évoque des aspects qui nous sont, pour la plupart, moins mal connus, grâce aux nombreux articles publiés en *Arcadie* depuis bientôt trente ans : outrage public à la pudeur, attentats à la pudeur, attentats aux mœurs sur mineurs, débauche et prostitution, outrages aux bonnes mœurs par voie de presse, etc. Pour chacun de ces chapitres, Me Gury expose la loi telle qu'elle est actuellement, cite une abondante jurisprudence, retrace l'évolution

historique, et défend avec chaleur les droits de la justice. Dans l'ensemble, l'évolution récente, telle qu'elle ressort de ses commentaires, semble assez nettement favorable : mais, à nouveau, que de préjugés à surmonter, de bastilles à emporter, d'obstacles à bousculer !

Ces obstacles, surtout psychologiques, Christian Gury les résume, dans la troisième partie de son livre, intitulée « Hommes et institutions », qui est peut-être la plus originale et la plus vivante de tout l'ouvrage. Il nous rappelle que, derrière la loi et son application, il y a le policier, le procureur, l'avocat, le juge — parfois hélas, le gardien de prison —, et même le médecin, le psychiatre, appelés à titre d'experts, qui, tous, sont des hommes, avec leurs propres sensibilités, leurs préjugés, leurs problèmes personnels, et qui se trouvent investis du pouvoir redoutable de décider ou de modifier le sort des homophiles dans le cours de leur vie.

Christian Gury aborde ces graves questions avec lucidité, chaleur et humanité. Il ne fait nullement œuvre de procureur; son rôle n'est pas d'attaquer, mais il hait l'hypocrisie et l'intolérance et ne s'en cache pas. Son livre ne lui fera peut-être pas que des amis au Palais; mais il ne lui donnera que des amis parmi les homophiles.

J'ajouterai que ce livre, pétillant d'esprit et bourré d'érudition, se lit non seulement sans difficulté, mais avec plaisir. Les anecdotes contées, gaies ou tristes, parfois cocasses, parfois révoltantes, nous rappelent que le droit, civil ou pénal, c'est la vie des hommes, la vie de chacun de nous.

Un livre qui instruit, qui distrait et qui éclaire. Je ne conçois pas qu'un homosexuel conscient puisse désormais ne pas le posséder dans sa bibliothèque et ne pas le lire, le relire et le consulter en toute occasion.

MARC DANIEL.

IVRE DU VIN PERDU

de GABRIEL MATZNEFF.

Sous ce beau titre (1) Gabriel Matzneff nous donne son treizième ouvrage depuis 1965, et son quatrième roman depuis sept ans (2). Selon l'auteur lui-même, c'est le roman de l'homme de la quarantaine, c'est-à-dire le roman de la passion. On devrait bien plutôt dire le roman des passions. Car Nil Kolytcheff — s'il n'est pas plus à l'auteur que le Narrateur n'est à Proust, n'en est pas moins loin non plus —, d'une passion l'autre, d'un désir l'autre, commence à réfléchir sur la finalité (improbable) et sur l'importance (certaine) du souvenir, des souvenirs, heureux souvent, brûlants parfois. Deux jeunes filles (de jeunes femmes maintenant) ont laissé plus qu'une trace de leur passage en cet homme séduisant, séducteur, et séduit; elles ont marqué — elles marquent encore — Nil, capable d'émotion(s) violente(s) à leur évocation, qui s'interdit l'amertume des regrets, qui veut ne pas perdre une miette du temps présent, du temps qui passe, du temps qui commence à peser chez un philopède (ce mot est préféré par l'auteur à pédophile), même s'il fait tout pour qu'il n'en soit rien. De même, le tout jeune Jean-Marc a sa place dans la quête amoureuse et la perpétuelle éducation sentimentale du personnage principal.

On peut donc comprendre qu'il s'agit-là d'un roman non linéaire, aux personnages variés, qui tous ont en commun l'intelligence, et un goût affirmé pour une vie non banale, et responsable. Y est fustigée l'omnipotence des familles, de celles qui rabattent un couvercle sur les aspirations juvéniles, qui criminellement étouffent les personnalités de leurs enfants. On ne manquera pas, à la lecture, de s'interroger une fois de plus sur le problème moral de la pédophilie (3).

C'est dire qu'au delà des épaisses pages de ce récit romanesque, le lecteur aura matière à réflexion(s).

PIERRE NOUVEAU.

---

(1) Éditions de la Table ronde, Paris, 1981, 328 pages 8°; 68 F.

(2) Les précédents étant : *l'Archimandrite* (1966; réédité en 1981); *Nous n'irons plus au Luxembourg* (1972); *Isaïe réjouis-toi* (1974); tous chez le même éditeur.

(3) Je ne saurais mieux faire que renvoyer nos lecteurs aux pages de compte rendu dans les numéros 317 (mai 1980) et 323 (novembre 1980) d'*Arcadie*. Je ne change pas un mot — prudent, je le reconnais — de ce que j'y ai affirmé.

N.B. : De mon compte rendu des *Hommes au Triangle rose*... il faut rectifier... « aucun gouvernement (à l'exception des Pays-Bas) ».

UNE AIMABLE OCCUPATION

de DIRK BOGARDE (*)

Dirk Bogarde est un acteur de cinéma connu, notamment grâce aux films de Losey, où il fut remarquable, en particulier dans « The servant ». Mais il est également écrivain et il a, assez curieusement, éprouvé le besoin de situer son roman en 1945, dans une île indonésienne lors de la période troublée qui a suivi la capitulation japonaise. J'ignore si l'auteur, âgé maintenant de soixante-et-un ans, a vécu ce qu'il décrit de la vie militaire et coloniale, mais il le semblerait bien à l'exacte évocation de l'ambiance de l'État-major de l'armée des Indes et de l'état d'esprit qui pouvait régner parmi les soldats aux prises avec la sauvagerie d'une guerre qui n'ose pas dire son nom, faite par la population locale pour obtenir le départ des occupants étrangers et son indépendance.

Dans ce gros livre sur la guerre, un peut trop long, sont évoqués divers personnages avec leurs faiblesses et leur courage, leurs préjugés et leurs amours, parfois homosexuelles, mais que l'écrivain décrit simplement, comme étant l'une des formes normale de la sexualité, comme il le fait pour les amours hétérosexuelles, même entre anglais et indigènes.

Ainsi le personnage central du livre, un jeune capitaine très séduisant, aux mœurs parfaitement orthodoxes, accepte-t-il une expérience homosexuelle qui lui est proposée par un officier de renseignements esthète, également séduisant et fort intelligent, estimé par son supérieur, le vieux général qui connaît ses goûts et ne s'en formalise pas, bien qu'amoureux d'une ravissante aventurière.

Le personnage homophile le plus intéressant est, à mon avis, le domestique du général, un indigène vieillissant qui est très amoureux d'un jeune et bel adolescent, pensionnaire d'une maison close de garçons, mais qui s'en échappe pour rejoindre, par vengeance personnelle, les rangs des révolutionnaires et y trouver la mort tant redoutée par son vieil amant.

Ce livre est solidement écrit et documenté, lucide, sans vulgarité, ses personnages variés sont vivants et, malgré sa longueur, on finit par être pris par eux et leurs problèmes. Dirk Bogarde donne l'impression d'un écrivain professionnel.

En tout cas, ceux qui aiment les livres de guerre seront servis.

RENÉ SORAL.

(*) Albin Michel. 69 F.

LE DERNIER OCÉAN

de MICHEL RACHLINE.

Ah Don Juan... l'éternel Don Juan ! Que n'a-t-on écrit sur ce personnage... Michel Rachline récidive dans un récit intitulé « Le dernier Océan » et nous donne une toute autre vision de ce héros de légende. Il convient cependant de prévenir le lecteur que notre Don Juan n'a absolument aucun rapport avec celui de Mozart ou le véritable séducteur espagnol.

Néanmoins ce récit est intéressant à plus d'un titre. Rachline nous raconte comment Don Juan, épuisé par une vie des plus dissolues qui puissent exister en compagnie de maintes dames, s'installe chez un jeune batelier (du nom de Torcellino dérivatif de l'île de Torcello où celui-ci habite) et en tombe amoureux. Aussi surprenant que cela puisse paraître la situation est loin d'être ridicule et l'habileté du narrateur parvient à nous faire partager la descente aux Enfers de Don Juan en faisant de lui un être attachant au possible.

Car Don Juan aime, et de surcroît un garçon mi-ange, mi-démon et objet d'une passion sans retenue. Cette même passion qui conduira le héros à se convertir à Dieu qui pour lui n'existait plus et, plus tard, à se laisser mourir d'amour. Et quand on parle d'amour comme Rachline le fait à travers son personnage il s'agit d'autre chose que les conquêtes féminines qui lui sont attribuées.

Tout ceci est écrit avec délicatesse sur le ton de la confession car c'est en fait les confessions de Don Juan qui nous sont livrées comme elles sont données à lire à un autre voyageur, le soir même du décès du séducteur, venu également se retirer chez Torcellino. Ce livre n'est pas sans nous rappeler « Mort à Venise » de Thomas Mann d'abord par la situation géographique mais aussi par la pureté des sentiments du protagoniste à l'égard du jeune batelier. Toute l'ambigüité qui fait de ce récit un témoignage sur la souffrance humaine jusqu'à ce que celle-ci n'atteigne la mort ne peut laisser indifférent.

Le livre de Rachline se lit d'une seule traite tellement il est prenant et touchant. L'écriture en est remarquable par son classicisme, chose de plus en plus rare à notre époque. Par ailleurs le fait de placer le mythe de Don Juan dans un autre contexte, à une autre époque fait de ce récit un petit chef-d'œuvre (ceci sans exagérer sur les mots).

FLORÉAL DURAN.

Éd. Ramsay, 42 F.

LES ÉTOILES DE L'OPÉRA DE PARIS

de GÉRARD MANNONI et PIERRE JOUHAUD.

Plus qu'un bel album, comme il en existe quelques uns sur la danse ou les ballets, ce beau livre est un bel et bon outil : il ne glorifie pas en hyperboles générales et en formules creuses Terpsichore et ses dévôts; il n'est pas de ces ouvrages dont on se demande, quand on les a refermés, où on pourra bien les enfouir, à moins qu'ils ne trônent en bonne place — pour impressionner les visiteurs — parmi les rangées de belles choses qu'on n'ouvre jamais.

Non; ce livre se veut, ainsi que son titre l'indique (1), un portrait des quatorze Étoiles de notre première scène nationale (2). Pour cela, les intéressés répondent très librement aux questions, ont eux-mêmes la parole... Et tous, outre l'amour de ce qu'ils font, ont en commun l'ardeur, la juvénilité (que complète l'expérience) de gens qui ont choisi, qui acceptent, et qui donnent le meilleur, lequel souvent approche de la perfection.

Il est vrai, comme le dit B. Lefort, qu'« aux Étoiles, on ne pardonne rien. Supposées douées de toutes les qualités, la moindre déception de leur part entraîne la critique la plus vive ».

Il est vrai aussi que beaucoup d'homophiles sont férus de ballets; aux raisons simples (simplistes ?) qu'on croirait pressentir d'abord, il faudrait en substituer d'autres plus subtiles... et ce n'est point ici mon propos. Qu'ils sachent qu'avec cet ouvrage, ils ont d'abondantes photos (à la scène, à la ville) (3), et *in fine,* pour chaque artiste, un curriculum vitae précis (on donne les dates de naissance, l'état civil, les professeurs, les concours, les créations...) et fort utile. On peut regretter que les illustrations ne soient qu'en noir et blanc (tant on devient exigeant), mais l'emploi de la couleur aurait probablement trop augmenté le coût (4).

Néanmoins, il faut l'acquérir, et le consulter.

PIERRE NOUVEAU.

(1) Introduction de Bernard Lefort, Administrateur général de l'Opéra. Éditions Sylvie Messinger et Théâtre National de l'Opéra de Paris, 1981, 194 p., Gd4°. Réalisation : Atelier le Roseau.

(2) Ce sont, dans l'ordre de leur nomination comme Étoiles : Cyril Atanassoff, Nanon Thibon, Noëlla Pontois, Georges Piletta, Wilfride Piollet, Michaël Denard, Jean-Pierre Franchetti, Patrice Bart, Ghislaine Thesmar, Jean Giuzerix, Charles Jude, Claude de Vulpian, Florence Clerc, Patrik Dupond.

(3) Presque trois cents !...

(4) 180 F.

L'IMAGE FANTOME

de HERVÉ GUIBERT.

Comme on a pu le dire à propos d'autres ouvrages se raconter ou faire part des mille et un souvenirs de l'existence est devenu aujourd'hui une singulière mode à laquelle nos auteurs, aussi illustres soient-ils, s'adonnent avec plus ou moins de bonheur littéraire.

Pour sa part Hervé Guibert nous offre là son premier livre qui est, si on peut s'exprimer ainsi, entre le récit autobiographique et l'essai sur la photographie. Sur ce dernier point l'auteur bénéficie d'excellents atouts puisqu'il est critique photographique au journal « Le Monde ».

En fait « L'image fantôme » se présente sous la forme « d'instantanés » étroitement liés à des souvenirs d'enfance et d'adolescence bien qu'ici aucun ordre chronologique de la vie de l'auteur ne soit respecté. La part de la photo est très importante puisqu'elle sert de fil conducteur à cet enchevêtrement de courts récits. Ici l'image quelle qu'elle soit devient écriture, tantôt confidence ou, plus loin, simple narration descriptive. C'est ainsi qu'au détour d'une page nous découvrons l'homosexualité de notre protagoniste. Ailleurs et sans ambages il nous dévoile telle ou telle rencontre ou pensée intime sur un de ses amis. Parfois il nous entraîne dans quelque fantasme de photographe, vision à la fois poétique et érotique des corps masculins dans leur affrontement et autres joutes sensuelles.

Autant le dire, cet ouvrage mérite notre attention par l'originalité de sa conception. Parler de photo sans qu'il y en ait une seule dans le livre laisse au lecteur toute liberté d'imagination. D'autre part avoir choisi cet art pour nous conduire au pays de ses rêves tout comme au moment précis de telle anecdote familiale prouve qu'Hervé Guibert innove sur le plan littéraire.

FLORÉAL DURAN.

Éditions de Minuit, 37 F.

LES CONFIDENCES VÉNITIENNES

de JOSANE DURANTEAU.

Josane Duranteau dans son livre intitulé « Les confidences vénitiennes » nous convie à la lecture d'une sorte de journalier tenu par une jeune femme qui s'installe à Venise, pour un hiver, dans une solitude absolue afin de mettre un terme à son travail de traduction des mémoires d'un grand musicien décédé. Ce labeur routinier et monotone lui laisse du temps libre pour parcourir la cité des Doges déserte en cette saison. C'est pour elle l'occasion de reprendre contact avec sa vie passée et faire en quelque sorte le bilan de son existence.

Cette réclusion, sur l'île de la Giudecca, sera interrompue par la rencontre de son voisin de palier avec qui, progressivement, elle va se lier d'amitié. Lui aussi est seul, tourmenté par une liaison tumultueuse qu'il entretient avec un homme marié et père de famille. La jeune femme d'abord surprise par la révélation de cet amour (elle pensait que son voisin aimait une belle et jeune vénitienne) va devenir la confidente étonnée mais attentive de cette liaison qui n'a rien de commun. Elle apprendra que son voisin vit un amour difficile avec un homme issu d'un milieu social assez bas (il est cuisinier en chef d'un hôpital), qui boit passablement et qui ne parle même pas l'italien sinon un dialecte de la Vénétie. Tout semble les opposer et pourtant l'amour est bien là, avec ses instants uniques et ses misères. La jeune femme est donc amenée à repenser par la suite à cet amour différent tandis que continue sa propre réflexion sur elle-même.

Mais « Confidences vénitiennes » c'est aussi et surtout serais-je tenter d'écrire, un livre sur cette ville qui hante notre mémoire collective comme peut-être aucune autre cité. Pourtant, qu'on ne s'attende pas à des descriptions détaillées sur tel ou tel monument, rue ou place. Non, la vision que l'auteur nous en donne est faite de touches sensibles et isolées, de parfums qu'exhale l'eau noire des canaux, des multiples reflets d'un soleil blafard sur les ors des coupoles byzantines.

Cependant, une fois le livre terminé, nous restons sur une impression d'insatisfaction. Si nous avons reçu au cours des pages les confidences des uns et des autres, nous ne savons pas très bien qui est cette jeune femme qui regagne Paris plus sereine, semble-t-il, qu'à son arrivée à Venise mais dont on ne sait pas quelle part — importante ou non — a tenu dans cette transformation l'histoire des deux hommes.

DANIEL GRIMAUD.

Éditions Stock. 1981. 70 F.

FAGS

de LARRY KRAMER (*)

La couverture de ce roman traduit de l'américain précise que ce livre a scandalisé l'Amérique. Le titre est déjà une indication, puisque « fag » est un mot d'argot, qui signifie pédé, avec une signification péjorative.

La première phrase donne le ton : « Il y a 2 556 596 pédés à New-York dont le plus grand nombre — 938 919 — vit à Manhattan ». Et cela continue, avec un humour grinçant et une imagination débridée, par la description d'un certain milieu homosexuel, plutôt riche et intellectuel, de New-York, disséqué férocement par un homme de quarante ans, encore beau, qui cherche en vain le grand Amour et va essayer désespérément de le trouver dans une quête folle dans les divers endroits, élégants ou sordides, que fréquentent les « gays » : bars, docks, bains de vapeur (dont il décrit le tragique incendie qui en détruisit effectivement un), partouzes insensées, notamment à Fire Island, cette île proche de New-York, fréquentée surtout par des homosexuels fortunés qui y occupent des villas souvent décorées de manière démente et qui attirent toute une faune de folles ou de beaux mâles.

L'auteur décrit les phantasmes délirants des divers personnages de son livre et tout y passe : amours de groupe, drogues, sado-masochisme et autres pratiques spéciales, évoquées sans fard.

Ce roman, dur et pénible, n'est donc pas recommandé aux âmes romantiques ou sensibles. Il pourra intéresser les autres et aussi ceux qui connaissent déjà ou désirent mieux connaître certains aspects, parfois sordides mais malgré tout réels, de la vie homosexuelle new-yorkaise.

RENÉ SORAL.

(*) Presses de la Renaissance. 75 F.

LE SEXE ET L'OCCIDENT

de JEAN-LOUIS FLANDRIN.

C'est une détestable habitude que prennent depuis quelques années les éditeurs, en publiant sous des titres ambitieux de simples recueils d'articles et de monographies parus antérieurement, et qui sont bien loin de couvrir tout le champ aussi amphatiquement annoncé.

Tel est le cas de ce livre récent de Jean-Louis Flandrin, intitulé sans modestie *Le Sexe et l'Occident* (rien de moins !), mais dont le sous-titre « Évolution des attitudes et des comportements » donne une beaucoup plus juste, et plus restreinte, idée (1). Encore faut-il préciser qu'il ne s'agit, à très peu d'exceptions près, que de la France (qui n'est quand même pas tout l'Occident), et que de l'époque chrétienne. « Études sur les attitudes et les comportements sexuels en France du XII^e^ au XIX^e^ siècle » aurait été à peu près le titre exact. Mais évidemment, cela aurait été moins accrocheur sur la couverture...

Cela posé, il va de soi, étant donné la notoriété et la compétence de Jean-Louis Flandrin en histoire de la sexualité française, que ce livre ne saurait passer inaperçu, ne serait-ce que dans la mesure où il permet, par le rapprochement d'articles parus de 1964 à 1980, de suivre l'évolution de la pensée de l'auteur et le progrès de ses recherches.

La problématique qui sert de dénominateur commun aux quelque quinze études ainsi réunies est l'adaptation, dans l'Occident chrétien, des mœurs réelles aux préceptes de l'Église en matière de sexualité. Deux approches parallèles sont donc pratiquées : d'une part, étudier la doctrine ecclésiastique sur le sexe, avec ses variations et son évolution (grâce aux pénitentiels, manuels de confesseurs, traités de théologie morale, etc.) ; d'autre part, tenter de cerner la réalité des comportements sexuels aux différents niveaux de la société. C'est évidemment dans cette deuxième approche que la part d'incertitude, sinon d'arbitraire, est la plus grande. A défaut de sondages IFOP au moyen-âge et de rapport Kinsey au XVII^e^ siècle, nos moyens de connaissance de la réalité des mœurs sexuelles dans le passé sont limités.

Fidèle aux méthodes de l'école quantitative des *Annales,*

(1) Jean-Louis Flandrin, *Le Sexe et l'Occident — Évolution des attitudes et des comportements,* Ed. du Seuil, « L'Univers historique », 1981, 376 p.

M. Flandrin se sert abondamment de l'ordinateur pour triturer les données que fournissent les registres paroissiaux sur les naissances, l'âge des nouveaux mariés, les taux et les courbes de fécondité. Il reconnaît d'ailleurs, très honnêtement, que les résultats de ces exercices mathématiques ne nous éclairent pas beaucoup sur le secret des pratiques sexuelles : qu'un jeune homme ou une jeune femme n'ait pas eu d'enfant avant la trentaine — cas fréquent au XVII[e] siècle —, cela peut signifier, au choix, qu'ils sont restés chastes, ou qu'ils se sont adonnés à la masturbation, ou qu'ils ont eu recours à des pratiques anti-conceptionnelles, ou même (horreur !) qu'ils ont goûté aux plaisirs défendus de l'homosexualité.

Cette discussion est au centre de deux des plus intéressants articles du recueil (« Contraception, mariage et relations amoureuses dans l'Occident chrétien », 1969, et « Mariage tardif et vie sexuelle », 1972). Selon l'auteur, l'homosexualité aurait connue une « diffusion massive » parmi les célibataires, au moins aux XVI[e] et XVII[e] siècle, ainsi que l'onanisme (p. 265). Cette opinion a été vivement combattue par d'autres historiens, et il faut reconnaître qu'aucun texte vraiment probant, ni aucune donnée statistique concrète, ne permet de la considérer comme autre chose qu'une hypothèse. Du moins vaut-elle la peine d'être signalée ici, car elle va à l'encontre d'une opinion généralement admise, qui veut que la civilisation occidentale ait largement ignoré l'homosexualité, en dehors des milieux aristocratiques, jusqu'au XIX[e] siècle.

Une autre information intéressante fournie par *Le Sexe et l'Occident* est la variété des notions recouvertes, selon les époques et selon les auteurs, par l'expression théologique « péché contre-nature » (p. 109 et suiv.). Bien loin d'être restreinte à l'homosexualité — ou plutôt à la « sodomie », ou pénétration anale —, elle désigne, selon Saint Thomas d'Aquin, « toute copulation... qui ne se réfère pas à la fin à laquelle tend la nature », c'est-à-dire à la procréation. Autrement dit, l'onanisme, mais également toute pratique anticonceptionnelle telle que le coït interrompu, sont « contre-nature ». Voilà qui éclaire d'un jour nouveau bien des textes anciens, même si, dans la pratique et dans la loi civile, le terme « contre-nature » s'est assez vite limité à la sodomie.

L'homosexualité n'apparaît, dans les études du professeur Flandrin, que marginalement, son sujet de recherche étant beaucoup plus le mariage et la fécondité que les comportements minoritaires. Ce n'est donc pas, sur ce point particulier, une œuvre maîtresse que *Le Sexe et l'Occident,* comme le fut jadis, par exemple, *L'Homosexualité et la tradition chrétienne occidentale* du chanoine A. Bailey.

Mais on peut le lire avec intérêt, ne serait-ce que d'un point de vue méthodologique, à condition de se rappeler que son titre est infiniment plus vaste que son contenu.

MARC DANIEL.

DAVID ET JONATHAS

Tragédie en musique de MARC-ANTOINE CHARPENTIER.

Un opéra homophile en plein milieu du Siècle de Louis XIV ! Cela paraît à peine croyable, même pour qui a lu l'opuscule si pittoresque et bien informé de Marc Daniel, *Hommes du Grand Siècle* (1). Ainsi donc, Francis Contin et ses amis auraient eu un prédécesseur il y a près de 300 ans... C'est en effet en 1688, un an après la mort de son despotique rival Lully, quatre ans après le mariage morganatique du Roi avec la Maintenon, et donc en pleine réaction vers l'ordre moral, que le grand Charpentier, ami et collaborateur de Molière, fait représenter au Collège de Louis-le-Grand (l'actuel Lycée Henri IV) cette tragédie sacrée empruntée au même passage du *Livre de Samuel* qui a servi à baptiser le mouvement des homophiles chrétiens. Oui, vous avez bien lu : cet opéra, composé d'un prologue et de cinq actes destinés à servir d'intermèdes a une tragédie latine intitulée *Saül,* a bien été joué à la distribution des prix de ce fameux collège des Jésuites, devant tous les jeunes élèves et leurs familles !

On aurait pu croire qu'un sujet si audacieux avait été édulcoré par le librettiste, scrupuleusement un certain père Bretonneau. Eh bien, pas du tout ! Les spectateurs de l'admirable résurrection de ce chef-d'œuvre oublié, à l'opéra de Lyon au début de cette année, puis au Théâtre du Châtelet, comme ceux qui ont acquis ou acquerront l'album de trois disques qui en a fixé l'interprétation par de remarquables solistes dirigés par Michel Corboz (2), savent ou découvriront que l'amour passionné des deux jeunes gens s'y exprime en alexandrins qui, pour n'être pas d'une exceptionnelle qualité littéraire, ont du moins le mérite de la franchise et même de la véhémence. Par exemple, à l'acte II, un chœur d'une suavité, d'une tendresse, d'une sensualité touchantes, célèbre les retrouvailles, à la faveur d'une trêve, des deux amis, en une sorte d'épithalame, de chant nuptial parfaitement explicite. David quitte

(1) Édité par Arcadie en 1957.

(2) Album Erato STU 71435. Prix de souscription jusqu'au 31 janvier 1981 : 159 F (120 F à la FNAC).

son lieutenant Joabel (le jaloux, le traître inévitable) sur ce vers : « Auprès de Jonathas, Seigneur, l'amour m'appelle. » Les deux amants s'interrogent ensuite : « Mais puis-je me flatter/De vous revoir fidèle ? » A la mort de Jonathas, David, puis le chœur, chantent ces vers étonnants, qui ne peuvent que bouleverser des amis d'aujourd'hui :

Jamais amour plus fidèle et plus tendre
Eut-il un sort plus malheureux ?
D'une cruelle mort mes soins n'ont pu défendre
L'objet le plus doux de mes yeux.
Le ciel avait pu seul former de si beaux nœuds.
Hélas ! le ciel sans moi devait-il le reprendre ? »

et le dernier mot de David, refusant la couronne de Saül, est pour dire : « J'ai perdu ce que j'aime,/Pour moi tout est perdu. » Ce David dont la beauté fait des miracles : jugez-en par ces vers naïfs que chantent deux de ses Captifs :

« Ce héros sait charmer jusqu'à ses ennemis.
A ses attraits on en a vu se rendre
Plus que son bras n'en a soumis. »

On aurait pu croire aussi cet opéra de Collège ennuyeux et conventionnel. La musique du grand Marc-Antoine nous vaut au contraire deux heures d'enchantement sonore et d'émotion continus. Refusant l'opposition trop mécanique du *récitatif* accompagné par un simple clavecin ou quelques cordes, et de grands *arias da capo* ornés de vocalises et souvent étirés, que Lully avait imposée et dont seul peut-être le génie dramatique de Mozart a su transcender pleinement les limitations (Händel, Rameau et Haydn aussi, mais parfois seulement), Charpentier reste fidèle à l'exemple de son maître Cavalli (3) et du dernier Monteverdi (4) : il crée un flux constant de musique, sans aucune rupture, passant insensiblement du récit à l'air, d'ailleurs toujours concis, quand l'émotion l'impose, semble-t-il, de l'intérieur. Comme son contemporain anglais Purcell dans ce chef-d'œuvre qu'est *Dido and Æneas*. Les amateurs du fameux *Te Deum* retrouveront « trompettes et tambours » (dans le chœur final notamment) — mais aussi des accents d'un pathétique poignant, où s'exalte le

(3) Un opéra de Cavalli, *La Callisto,* d'une audace au moins aussi surprenante en ce qui concerne nos amours, n'est plus disponible qu'en Angleterre (dirigé par R. Leppard, Argo) mais Erako a publié récemment son *Ercole amante* dirigé aussi par Michel Corboz, en trois disques superbes.

(4) *Il Ritorno di Ulisse* dont le meilleur enregistrement est dû à R. Leppard (3 disques CBS) et surtout *L'Incoronazione di Poppea* (dirigé par Harnoncourt, 5 disques Telefunken).

dolorisme baroque, et un langage musical d'une surprenante audace : modulations brusques et parfois éloignées, harmonie tendue et complexe, dissonances douloureuses, dont on ne trouve l'équivalent en ce siècle que chez Purcell. Il y a beaucoup d'amateurs d'opéra dans le peuple d'Arcadie : il valait la peine d'attirer leur attention sur une œuvre qui ne peut que les combler à ce double titre.

JEAN-NOËL SEGRESTAA.

DÉBAT SUR L'HOMOSEXUALITÉ AU MRAP

Ainsi que nous l'avions annoncé dans « Arcadie », la réunion d'information organisée à l'intention de ses adhérents par le Mouvement contre le Racisme et pour l'Amitié entre les Peuples s'est déroulée le 28 novembre dernier à Paris, en présence d'une centaine de personnes, dont un certain nombre d'Arcadiens.

Les thèmes suivant ont été successivement abordés, chacun d'eux faisant l'objet de questions ou de précisions de la part des membres de l'assistance, où étaient représentés tous les courants homophiles : normalité et différence, l'homosexualité féminine, l'Église catholique et les problèmes des homosexuels chrétiens, les homosexuels juifs et l'attitude de leur communauté, l'homophobie symbolisée par le rejet des « folles », la législation intéressant l'homosexualité, les homosexuels et la vie professionnelle, racisme et comportement homophobe.

Au terme du débat, Albert Lévy, secrétaire général du MRAP, a reconnu l'intérêt de nos problèmes pour son mouvement. Nous pouvons donc espérer qu'à la suite de ses assises prévues en 1982, le MRAP incluera dans son action la lutte contre les discriminations dont sont victimes les homosexuels.

ABROGATION DE L'ALINÉA 2

Article 331.

L'Assemblée Nationale dans sa séance du 20 décembre a voté la suppression de cet alinéa du code pénal.

Le Sénat devra se prononcer. Seulement après, la loi sera promulguée et applicable.

Dans notre livraison de février nous reviendrons plus longuement sur cet événement qui place la majorité sexuelle égale entre les deux formes d'amour.

327 voix ont voté pour 155 contre.

Majorité et opposition, comme lors des précédents votes.

L'âge légal devient donc celui de quinze ans.

ERRATA

Dans la chronique de Me Gury : « Droits de l'homme, Europe et Homophilie » (ARCADIE N° 336), haut de page 687, il faut lire « ...si une majorité de parlementaires a pu poser en principe la non-discrimination (...), prudente, elle n'est pas allée jusqu'à détailler la « discrimination » qui s'attache à la différence existant entre les âges légaux de consentement à l'intérieur d'un même pays.

Au-delà de « l'exhoration à appliquer le même âge minimum pour les actes homosexuels et hétérosexuels » l'Assemblée se serait engagée, en effet, dans une plus vaste polémique, autour de la notion même de « majorité pour consentir à des rapports sexuels », etc.

LA FÉDÉRATION NATIONALE DE LA PRESSE FRANÇAISE :

— prend connaissance avec inquiétude du vote intervenu le 17 décembre 1981 à l'Assemblée Nationale n'ayant pas retenu, pour la presse périodique, le maintien de l'option fiscale en 1982 :

— rappelle que pour les périodiques n'ayant pas ou peu de publicité, la taxation des ventes à 4 % entraînera des charges supplémentaires susceptibles à terme, de faire disparaître des périodiques qui participent au maintien du pluralisme de la Presse avec, pour autre conséquence, une aggravation du problème de l'emploi;

— attire l'attention des Pouvoirs Publics sur le fait que cette décision intervenant à quelques jours de sa mise en application est matériellement impossible à mettre en place immédiatement;

— et demande en conséquence que l'assujettissement de la presse périodique à un taux de T.V.A. de 4 % soit reporté au 1/4/1982.

Paris, le 18 décembre 1981.

A L'ARTISAN

9, rue de Charonne, 75011 PARIS
Téléphone : 700-54-53
Métro Bastille ou Ledru-Rollin

*

Retenir sa table

*

CLAUDE VOUS PROPOSE...

de 12 à 22 heures tous les jours, sauf le dimanche

un choix de bonnes grillades et de fondues servies avec gentillesse, dans une ambiance agréable, à des prix sans surprise.

MENU DU SOIR 30 F — et à la carte

PETIT GIOVANNI

BOUTIQUE DE PRÊT A PORTER

112, rue Petit - 75019 PARIS
Téléphone : 209-78-32

*
**

UN ACCUEIL SYMPATHIQUE VOUS SERA RÉSERVÉ

VOTRE ASSUREUR

incendie - auto - vie
épargne - retraite
accidents - vol, etc...

Risques des professionnels et des particuliers

Raymond MAURE

6, impasse du Cadran - 75018 PARIS

Tél. : 252-31-40 le matin

*

Se rend à votre domicile sur simple appel téléphonique
Présent au club chaque week-end

JEAN-PIERRE KRETTNICH

PEINTURES - DÉCORATION

d'Appartement

93, RUE DU RUISSEAU — 75018 PARIS

Téléphone : 258-15-12

LA MÊME DIRECTION VOUS PROPOSE

HOTEL STAR 1 * NN

87, avenue Emile-Zola, PARIS - Tél. : 578-08-22
Métro : Charles-Michel

60 chambres avec téléphone - Ascenseur

HOTEL SPLENDID RÉSIDENCE ÉMILE-ZOLA 2 * NN

54, rue Fondary, 75015 Paris - Tél. : 575-17-73
Métro : La Motte-Picquet - Émile-Zola

40 chambres avec bain-douche - W.C. - Télévision

LE MEILLEUR ACCUEIL VOUS SERA ASSURÉ

AU BON PORC

SPÉCIALITÉ DE FOIE GRAS D'OIE

Frais, entier — Toute l'année

Au détail, le kilo : **400 F**

Tarif au 1-9-1981

Tarif d'expédition de terrines sur demande

Choucroute paysanne — Saumon fumé Norvégien

50-52, rue du Faubourg-Saint-Denis - 75010 PARIS

Tél. : 770-06-86

LA VRAIE CHARCUTERIE A L'ANCIENNE
QUI VOUS RECEVRA AVEC SYMPATHIE

Le Spécialiste du Style Motard Américain

LEATHER SHOP
"Boy's Cuir"

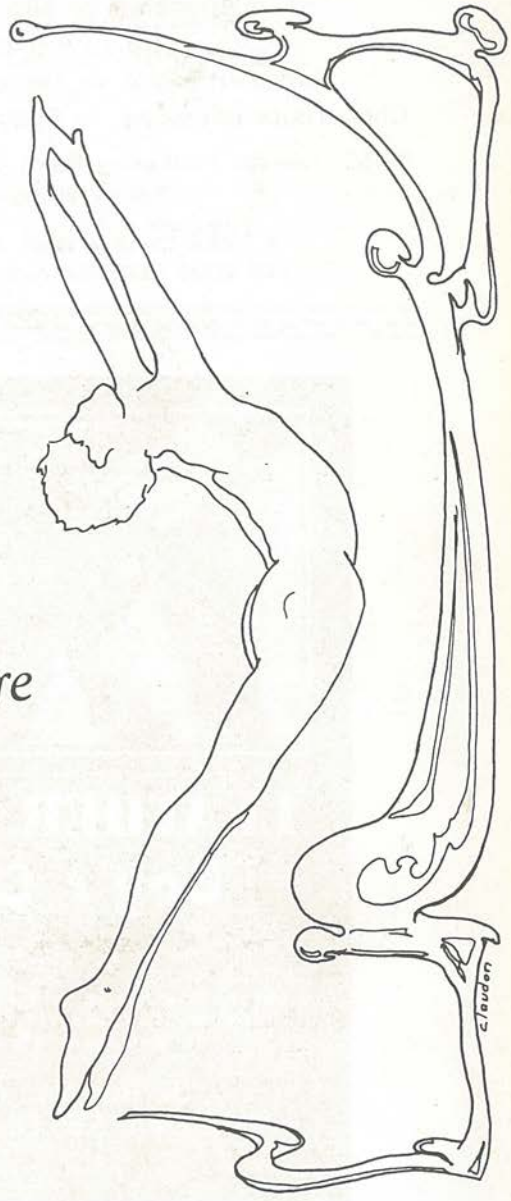
INTERNATIONAL LEATHER CLOTHING

BLOUSONS ET JEANS EN CUIR "PERFECTO"
CEINTURONS ET CASQUETTES STYLE HARLEY
ET TOUS GADGETS AMERICAINS EN CUIR

32, Rue Mazagran
13001 MARSEILLE - FRANCE

CATALOGUES ET TARIFS : joindre 20 f pour frais d'expédition
écrire à : Boy's Cuir - Boite Postale n 33 13005 MARSEILLE

Salvatore



esthétique
coiffure
prothèse capillaire

sur rendez-vous
du mardi au samedi
de 9 h à 19 heures
18 rue des messageries
75010 paris

tél. 824.60.12 - 824.48.61
métro poissonnière - parking privé